

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (au 1^{er} du 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr., 6 Mois: 18 fr., 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 40 fr., 6 Mois: 20 fr., 3 Mois: 12 fr.
 Les abonnements sont traités dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis n'en dit pas plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON).

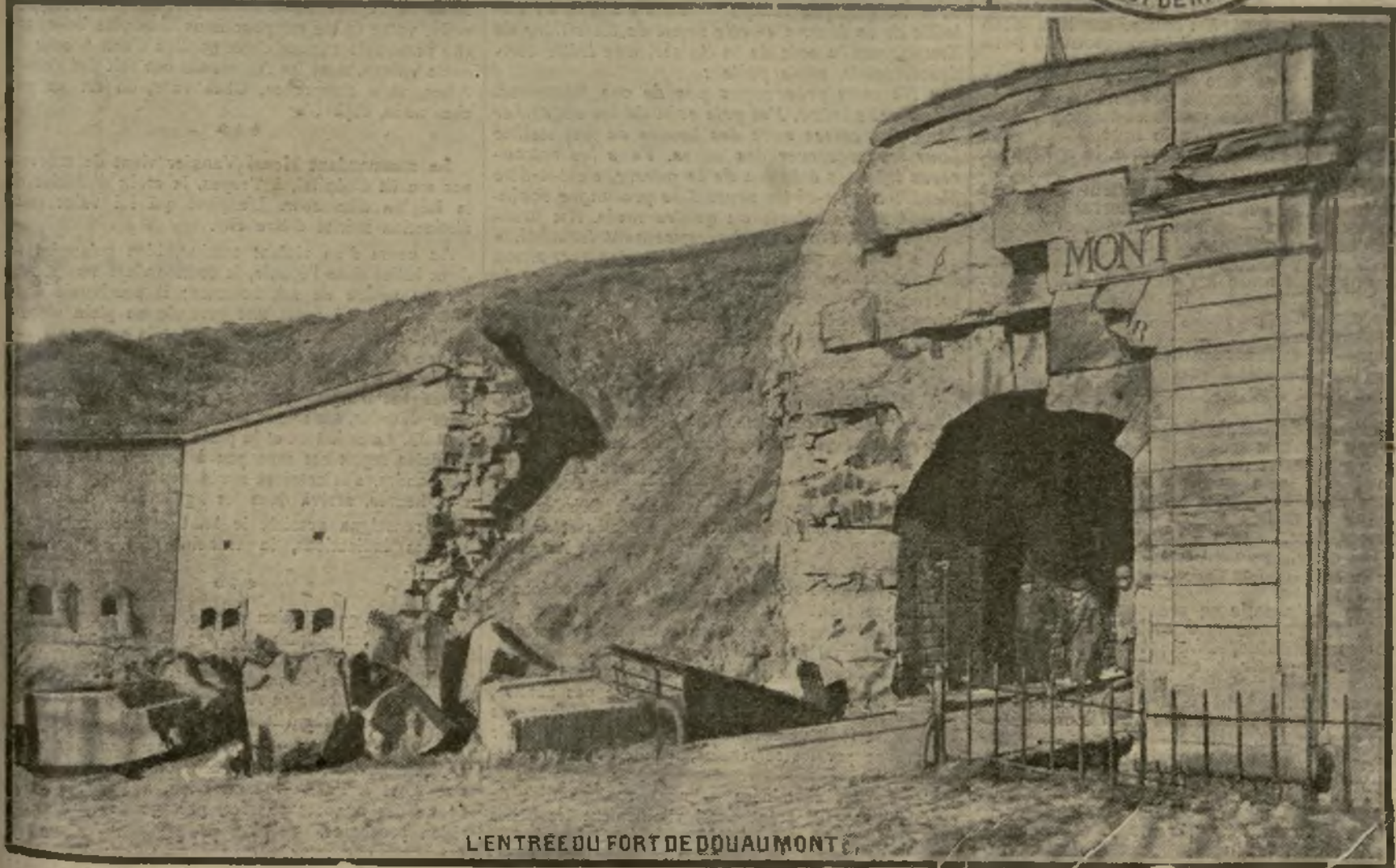
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-41, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LE CENTIÈME JOUR DE LA BATAILLE DE VERDUN



UNE PIÈCE CONTRE AVIONS DEVANT VERDUN



L'ENTRÉE DU FORT DE DOUAUMONT.

C'est aujourd'hui le centième jour de la bataille de Verdun. La lutte se poursuit avec une ardeur que n'use pas le temps et l'on ne saurait prédire quand les Allemands, reconnaissant enfin l'inutilité de leur effort, renonceront à une entreprise où ils ne persévèrent déjà plus que pour le point d'honneur. Le fort de Douaumont, — ou plutôt les ruines qui marquent sa place, — reste toujours l'un des centres les plus actifs de ce titanique combat.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

Frivolités

Je ne suis pas très mondaine; je ne suis même pas mondaine du tout; mais j'ai une amie, qui, elle, est très « dans le mouvement ». Au début de la guerre, elle a été infirmière-major — avec le voile épiscopal, s'il vous plaît — dans un des hôpitaux les plus en vogue. Puis, elle a tricoté d'innombrables chandails et passe-montagnes, et maintenant elle promène à travers Paris une dizaine de filleuls qui viennent en permission à tour de rôle.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en arrivant chez moi l'autre jour et en tapotant sa robe de taffetas baillonnée, qui, déjà si courte, avait tendance à remonter comme une « saucisse » aérienne. Mon Dieu! il ne vient pas! et elle s'effondra sur mon divan, avec un bruit de zéppelin dégonflé.

— Qui ça?

— Mais mon aviateur, mon page des airs, mon chevalier de l'azur! Vous savez bien, celui qui a jeté des bombes en mon honneur sur les Boches et qui a attaché mon portrait au manche à balai de son coucou! Et si vous l'aviez vu, la dernière fois, atterrir à Buc en glissant sur la queue et en se redressant ensuite! Un truc à lui!... J'aurais été si fière de me montrer à ses côtés. Rien ne vous pose comme d'être la marraine d'un aviateur!... Mais voilà que, dans son escadille, les permissions sont supprimées. C'est bien ma veine, ça! Moi qui m'étais commandé exprès ce chapeau R. F.

— R. F.?

— Oui, Bréguet-Farman, la marque de son appareil. Vous voyez, les ailes ont un mouvement tout spécial, et la carcasse aussi. C'est très difficile à établir. Il a fallu un gabarit.

Mon amie soupire, en tournant entre ses pieds de chèvre une ombrelle dont la canne est si épaisse que je me l'imagine volontiers dérobée à quelque pâle — son ancien maître, peut-être — et laquelle d'ailleurs elle porte, comme un bâton de chevrier, pendue par une lanière de cuir à son élégant poignet.

— Au moins, gémît-elle, puisque j'ai tant de peine, venez goûter avec moi dans une maison de thé chic, et nous ferons des emplettes après.

Je remarque en souriant, tandis que l'auto nous emporte, que mon amie, depuis qu'elle fréquente l'armée britannique — ai-je dit que son aviateur est écossais? — s'exprime en français. Elle n'a pas dit *five o'clock*, ni *smart*, ni *shopping*; et, tout à l'heure, au lieu d'un *toast*, elle commandera tout honnêtement du pain grillé.

Le « thé chic » est une confiserie où s'entasse dix fois de plus de monde qu'elle ne peut contenir, et, tandis qu'une partie consomme, l'autre regarde, écrasée contre le mur. Mais, sans doute, est-ce un plaisir. Mon amie, le col tendu, guette avec des prunelles d'épervier. Elle doit avoir le coup d'œil de son aviateur, car, une des premières, elle découvre un terrain, — une table, veux-je dire — où nous atterrissons. Mais ce guéridon est si minuscule que je m'inquiète comment on y disposera toutes les bonnes choses que mon amie a l'intention d'absorber. Il est vrai que de tout ce qu'elle demande rien n'arrive. Cela n'a, du reste, aucune importance. Elle examine la pièce.

Dieu merci! aucun homme de l'air! Si!... Labas... un tout basané à profil de faucon et qui porte des ailes d'or éployées sur un brassard noir.

— C'est un Serbe! déclare mon amie, consolée — notez qu'elle n'en sait rien — et encore du camp retranché de Paris!

En vérité il y a peu de permissionnaires. Deux ou trois blessés, quelques officiers anglais et belges. Les autres hommes sont de vieux messieurs, — très entourés de jeunes dames, — et de-ci, de-là un timide civil (les vieux messieurs ne sont pas des civils) que l'on ne regarde même pas.

Le reste de la salle se compose de consommatrices. Et j'avoue que cette assemblée de femmes m'intimide. D'autant plus qu'elles semblent appartenir à quelque figuration de théâtre dont une moitié — bottes et jupes de drap — seraient, le petit baril en moins, des vandières d'opéra, tandis que l'autre moitié — souliers découverts, tablier de taffetas — joueraient les soubrettes de comédie. Seules me paraissent distinguées et naturelles les servantes au fourreau noir qui glissent comme des châtelines parmi tous ces colillons retroussés.

Elle est bien laide, cette mode, et je comprends qu'on ait critiqué l'illogisme de la femme qui évase ses vêtements alors que Pétioffe double de prix, et allonge ses chaussures quand le cuir diminue. Et, pourtant, non, à bien réfléchir elle n'est pas si laide que ça, ni si illogique. Elle est même touchante; car par ces bottes, ces casques, ces shakos, ces ailes, ces grenades, ces foudres, la femme veut prendre part

un peu à la vie de la tranchée, porter les couleurs et les insignes de son chevalier. Et puis, si par en haut et par en bas, la femme se virtulise, elle se féminise par le milieu de son corps, par l'ampleur des étoffes, — souvent opportunément dissimulatoires, — et tellement préférables aux masculines robes entravées!

Evidemment elles sont un peu courtes, ces jupes; mais c'est là encore une subtilité bien féminine, car c'est au moment où la femme acquiert par son énergie et son savoir son indépendance et son égalité qu'elle affecte des allures de gamine. Elle ne veut pas humilier l'homme; elle a l'air de lui dire: « Voyez comme, malgré ma tête lourde de pensées et mes pieds intrépides, je sais rester une petite fille, une petite fille qui a besoin que vous la protégiez, que vous la défendiez, comme vous défendez notre pays et notre foyer! »

Mais, d'ailleurs, cette mode ne durera pas. Mon amie me le dit. Cet hiver on portera des jupes longues. Oui, mesdames, cet hiver nos robes auront des trains; car chacune de nous sera une reine aux pieds de qui le guerrier revenu illera la laine, comme Hercule aux pieds d'Omphale.

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'aventure que je vais conter ici est encore absolument inédite, et elle est curieuse en même temps qu'elle comporte une conclusion intéressante.

La fille de Krupp a épousé, il y a quelques années déjà, on le sait, un hobereau prussien qui, en échange des avantages matériels infiniment brillants de ce mariage, a dû joindre le nom roturier du grand fabricant de machines à tuer à celui, beaucoup plus aristocratique, qu'il avait reçu de ses ancêtres. Plusieurs enfants sont déjà nés de cette union, et une gouvernante française avait été appelée pour enseigner à ceuz-ci la langue de l'ennemi héréditaire.

Au mois d'août 1914, cette institutrice se trouvait en vacances dans sa famille. Elle avait laissé, chez les parents de ses jeunes élèves allemands, une partie de ses toilettes, et plus particulièrement ses toilettes d'hiver. Au bout de quelque temps — c'était après la bataille de la Marne — elle reçut de l'héritière de Krupp, par la voie de la Suisse, une lettre descendante, mais polie:

« Ne vous préoccupez pas de vos fourrures, disait cette lettre. J'ai pris soin de les enfermer dans une caisse avec des boules de naphthaline pour les préserver des mites. Vous les retrouverez intactes à la fin de la guerre, c'est-à-dire bientôt: celle-ci ne saurait se prolonger maintenant plus de trois ou quatre mois. Au printemps 1915, tout sera heureusement terminé. »

Au printemps 1915! Telle était alors, sinon la conviction des dirigeants en Allemagne, du moins celle qu'ils voulaient imposer à leur entourage. Les voici loin aujourd'hui de ces espoirs ou de ces prétendus espoirs. Beaucoup plus sincèrement qu'alors ceux qui commandent à ses destinées souhaitent la paix; mais aucun n'oserait plus fixer une date à l'accomplissement de ce désir. Ils la reculeraient plutôt, sachant que ce sera celle de la faillite.

Pierre Mille.

Et l'on parle toujours de la maison Geissler, autrement dit Astoria, avec ses deux dômes et sa loggia à colonnade de porphyre qui surmonte les petits hôtels encerçant l'arc de pierre.

On a raison. Parlons-en toujours et descendons-le une bonne fois.

Mais par la même occasion pourquoi ne pas descendre aussi tel autre édifice qui, au sud-ouest, surplombe également la jolie couronne des hôtels.

Et surtout, oh! surtout, pourquoi ne pas abattre, masquer, enfouir, faire disparaître en tout cas cette noire forêt de cheminées qui, pour ne pas avoir été prévue par les servitudes, n'en est pas plus esthétique!...

Ces mêmes cheminées — nous voulons dire de semblables — déparent aussi vilainement les belles architectures de Gabriel, place de la Concorde.

Qu'un même coup de faux, administrative ou dictatorial, abatte toutes ces laideurs!...

« Une belle chose... il a fait une belle chose, là! » C'était un propos d'avant la guerre, un mot passe-partout qu'on employait volontiers dans les ateliers

de peintres ou de sculpteurs. Faire une belle chose, c'était parfois, et simplement, brosser une pochade passable ou modeler une figurine avec esprit. L'expression était un peu galvaudée. Souvent, la « belle chose » n'était pas grand-chose.

Cette façon de parler un peu bohème, un peu rapin, a pris de la noblesse. C'est sur les lèvres des poilus qu'elle a gagné ses titres d'aristocratie. Il n'est pas rare, en ce moment, d'entendre un brave de Verdun, pour quelques jours en permission, conter quelque superbe acte d'héroïsme, donner des détails qui émerveillent, et puis, sans chercher d'adjectifs plus compliqués, dire: « C'était une belle chose. »

Le mot est courant, usuel, familier, au front. Prendre gaillardement une tranchée, ramener quarante prisonniers, c'est... faire une belle chose. Mais comme cette façon de parler s'élève et gagne de l'allure, lorsque c'est un des soldats du colonel Driant qui, racontant l'héroïque fin du chef, dans le bois fameux, conclut, un peu de vague aux yeux, un peu de rouge aux joues: « Oui... il a bien fini... Il a fait une belle chose, ce jour-là! »

La silencieuse église Saint-Julien-le-Pauvre, de rite arménien, toute retirée et perdue dans le dédale des ruelles au Quartier latin, a pour fidèles, depuis quelques mois, un certain nombre de réfugiés du Nord.

A ces pauvres catholiques déracinés, le cadre de la très ancienne église offre un bienfait, une consolation toute particulière. Certes, le culte qui est le leur ne comporte pas, comme en ce lieu de prières, la cloison qui sépare le chœur de l'autel, non plus que cette belle suite de colombes sculptées qui, dans le couronnement de cette menuiserie superbe, sont tiennent, par leur bec, douze lampes brûlant éternellement devant les douze apôtres. Mais qu'importe! Cette église plaît aux réfugiés pour quelque raison mystérieuse.

Un prêtre arménien voulut savoir, dimanche dernier, le pourquoi de cette prédilection. Après l'office, il s'approcha du groupe de ceux qui récitèrent, tristes et patients, un dernier Ave, et leur demanda pourquoi ils préféraient ce sanctuaire à une église de leur foi.

« Ma foi, monsieur le curé, on va vous le dire, répondit une aïeule. Le Bon Dieu, sûrement, entend aussi bien notre prière, ici, que si nous la lui adressions de l'église Saint-Séverin toute proche. Mais, voilà, votre église est pour nous bien plus belle, car elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de notre village, dont les Allemands ont fait des ruines. Alors, vous comprenez. Chez vous, on est un peu chez nous, déjà! »

Le commandant Henri Vannier vient de recevoir sur son lit d'hôpital, à Troyes, la croix d'officier de la Légion d'honneur. L'exploit qui lui valut cette distinction mérite d'être cité.

Au cours d'un violent combat, bien qu'atteint de deux balles dans l'épaule, le commandant voulut rester au milieu de ses hommes; il continuait à se battre, lorsqu'il reçut une grenade en plein visage. Ce fut miracle s'il ne perdit point la vue, mais son visage n'était plus qu'une plaie. Il tomba, évanoui.

Quand les Allemands furent dans la tranchée, ils devinrent les cadavres pour les voler. Le commandant Vannier, tenu pour mort, fut déshabillé et laissé tout nu. La nuit vint et la pluie tomba. Sous le froid, l'officier reprit ses sens peu à peu, se redressa sur les coudes, s'orienta, et après avoir rampé pendant sept heures, arriva dans les lignes françaises.

Il renseigna aussitôt le haut commandement et, sur ses indications, la tranchée fut reprise aux Boches.

Il paraît que l'union sacrée, si étroitement respectée par les peuples alliés, se disloque un peu sur le chapitre mode. Ainsi, selon l'amusante statistique d'un journal de mode anglais, le chapeau à brides, qui fait fureur en Angleterre, en Italie et même en Russie, est très délaissé en France!

A Rome, les brides de velours sont couleur « *cryma-christi* », à Hyde-Park, on les porte « *ce-ri-se* », et à Paris — mon Dieu, à Paris, on leur donne des nuances passées, présage de leur disparition prochaine.

Pourquoi nos élégantes ne veulent-elles plus de brides à leur chapeau? Peut-être tout simplement parce que chez nous la mode va bride abattue — on bien parce que les Parisiennes aiment mieux avoir la bride sur le cou que sous le cou!

Le Veilleur.

CROQUIS

LE GUÉRIDON

Mon ami Victor sait que la vie est chère. Sa femme se lamente sur le prix de la viande et, plus la guerre se prolonge, plus le ménage apprend avec étonnement combien il est difficile aujourd'hui de trouver des occasions. Néanmoins mon camarade est un fureteur et il a su faire un achat que maintenant chacun lui envie : il s'est payé un guéridon.

Un point que l'on manque de meubles dans son nouvel appartement. Mais, conséquence inattendue de la guerre, la manie de faire tourner les tables a envahi bien des esprits. Mon ami Victor a été touché par cette contagion ; lui aussi a voulu avoir sa conversation avec l'inconnu et, comme chacun le sait, seule la table à trois pieds pouvant réunir les qualités suffisantes mais nécessaires, il s'est mis bravement à la recherche du meuble désiré.

Et je fus convié l'autre soir à inaugurer son petit guéridon.

Je ne me souviens pas d'avoir assisté à réunion à la fois plus puérile et plus touchante. Malgré la demi-obscurité dans laquelle nous étions plongés, je pus observer à loisir les physionomies tendues et angoissées de mes compagnons de table. On est sceptique, on ne veut point croire... on sait que « ce n'est pas vrai », on sourit des croyances des autres et cependant il suffit qu'un des partenaires plus ou moins sérieux sache d'un coup de pied savant ou d'un tour de main secret provoquer une réponse inattendue pour ébranler la conviction des plus profanes et provoquer déjà en leur esprit le doute.

Je ne connais pas assez les personnes qui m'entouraient pour être sûr de leur sincérité. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles m'ont fatigué !

Plus d'une heure durant il me fallut rester les mains étendues sur la table. Les bras me faisaient mal. J'avais dans les doigts des picotements intolérables. Autour un silence complet coupé pourtant de loin en loin par de consolantes répliques :

— Ça peut durer encore deux heures !
— On peut faire deux cents expériences avant d'en trouver une un peu intéressante !
Ou bien des rappels brusques à la réalité :
— Allons, Pauline ! ne t'endors pas !
Et je pensais à part moi :

— Charmante, vraiment charmante soirée !
Quand tout-à-coup, brusquement, le guéridon se mit à osciller. Et avec une politesse exquise (que je ne lui connaissais point) mon ami Victor se mit en devoir de l'interroger :

— Vous seriez tout à fait aimable, lui dit-il, de nous faire savoir si vous êtes disposé à nous répondre.

Frappant un coup, le guéridon répondit : « Oui » !

Chacun chercha alors ce qu'on pourrait lui demander. Ma voisine aurait bien voulu savoir si son fils viendrait bientôt en permission, mais un monsieur entre deux âges brûlait d'apprendre s'il était question de convoquer la classe 87. Tout ému, une dame proposa de demander si la femme était bien réelle outre-Rhin ou quel serait le titulaire du fauteuil de Francis Charmes à l'Académie Française...

Nous ne pouvions nous décider et mon ami s'impatientait.

— Je vous en prie, implorait-il, dépêchez-vous. mon guéridon est neuf, vous le savez, il n'a pas encore l'habitude, peut-être ne sera-t-il plus disposé tout à l'heure.

Il fallait pourtant nous décider. Une jeune femme eut soudain une inspiration de génie :

— La seule chose qui nous intéresse vraiment, déclarait-elle, c'est de savoir si l'on va oui ou non revenir à la crinoline...

Et devant une aussi palpitante question, nous ne pûmes que nous incliner.

Il n'est impossible de noter ici la réponse du guéridon. Non que je doute de sa sincérité, mais je m'en voudrais de révéler un secret qu'avec les quelques personnes présentes je suis seul à connaître. N'importe ! Aussi passionnante que soit la déclaration, je doute qu'elle soit susceptible de me faire endurer à nouveau les fatigues que je connus ce soir-là. Ma courbature me fait souffrir et il me semble avoir encore au bout des doigts le petit picotement intolérable.

Mais je n'en dirai rien à mon ami Victor. Il est bel et bien enliché de ses soirées, et n'attendant point les compliments de ses invités il se félicite lui-même.

— N'est-ce pas exquis ? me disait-il encore il y a un instant... cela ne fait de mal à personne et puis cela vaut mieux que d'aller au café... Au moins on ne vous met pas à la porte à dix heures...

Evidemment, pensai-je en mon for, c'est une opinion... mais moi, vous savez, je préfère le litige !

Emmanuel Shéridan.

LA SITUATION MILITAIRE

Le chemin du Mort-Homme est barré à l'ennemi
La marche bulgare sur Cavalla

L'attaque dirigée par les Allemands contre le village de Cumieres dans la nuit du 23 au 24 mai devait leur procurer un point d'appui d'où ils pourraient ensuite progresser vers l'ouest dans la direction du Mort-Homme, le long de la route de Cumieres à Béthincourt. Mais les événements n'ont pas répondu à leur attente.

Ils sont bien arrivés, après une lutte acharnée, à nous enlever le village, mais il leur a été impossible d'en déboucher, et notre contre-attaque du 26, en nous rendant les tranchées situées à l'ouest et au nord-ouest, leur a barré le chemin du Mort-Homme.

C'est pourquoi, faute de mieux, ils ont recommencé d'attaquer cette position par le nord. Leurs vagues d'assaut se sont formées vers la fin de la journée de dimanche dans les tranchées et sous les couverts du bois des Corbeaux ; couverts bien maigres, d'ailleurs, après tous les bombardements qui ont fracassé les arbres de cette petite forêt. Ce mouvement dans les lignes ennemies n'a pas échappé à nos observateurs, et quand les tirailleurs allemands sont apparus au bas des pentes qui montent au Mort-Homme, ils ont été arrêtés par nos feux. Une autre attaque, prononcée vers minuit, a eu le même sort.

On voit que, conformément à nos prévisions, nos positions de la région du Mort-Homme, bien qu'elles aient été reportées légèrement en

arrière depuis le 20 mai, n'ont rien perdu de leur solidité. Dans la journée d'hier, l'ennemi a attaqué à la fois nos positions du Mort-Homme et celles de la cote 304. Devant le Mort-Homme, il n'a réussi qu'à nous reprendre une des tranchées situées au nord-ouest de Cumieres, que nous avions enlevée lors de notre attaque du 26 mai.

Devant la cote 304, deux attaques successives ont été repoussées avec des pertes sanglantes et une troisième attaque qui se préparait à l'ouest de cette même cote a été prévenue par nos tirs d'artillerie.

Maîtres du fort de Roupel et des ouvrages moins importants qui l'environnent, notamment du fort de Dragotin, les Bulgares ont descendu la Struma et ont occupé Demir-Hissar. Une de leurs patrouilles s'est avancée, à l'ouest de cette ville, jusqu'à Spalovo, près de la Struma. Leur dessein évident est de pousser jusqu'à Sérès et à Cavalla et de s'y établir. Ils ont rencontré si peu de résistance jusqu'ici qu'on est en droit de se demander si l'opération n'est pas d'ordre diplomatique autant que stratégique. Quant aux petits engagements qu'on signale sur le front de notre armée de Salonique, près de Smol, entre le lac Ardan et le Vardar, ce ne sont que des diversions destinées à détourner notre attention de ce qui se passe à l'est de nos lignes.

Jean Villars.

LE "DICTATEUR"



Voici le portrait de M. von BATOCKI, grand maître de l'alimentation en Allemagne. Certes, M. von Batocki a un large front. Mais le tout, pour assurer le ravitaillement de 70 millions d'individus, n'est pas d'avoir un crâne de penseur. Et le nouveau dictateur n'a pas caché qu'il est fort embarrassé.

LE CHEF DE LA FLOTTE ALLEMANDE



Nous connaissons, par un récent numéro du Moniteur officiel de l'Empire allemand, le nom du successeur de l'amiral von Pohl au commandement de la flotte allemande de haute mer. C'est le vice-amiral von SCHEER, que son collègue anglais, sir Beatty, ne serait sans doute pas fâché de rencontrer quelque part dans la mer du Nord.

Que va faire la Grèce devant l'invasion bulgare?

M. Venizelos aura été prophète en son pays. Les craintes qu'il exprimait, en quittant le pouvoir, concernant l'avenir de la Grèce et la conservation des territoires acquis au cours des dernières guerres balkaniques sont en voie de réalisation.

Depuis samedi, la Macédoine orientale grecque est envahie. Les Bulgares, l'ennemi séculaire, descendent la vallée de la Strouma. Leur drapeau flotte sur le fort de Roupel ; Sérès, Drama et Cavalla sont menacés.

Que fait, du moins, en présence de cette agression, le gouvernement grec qui a la charge de la sécurité du territoire et la garde de l'honneur national ?

Les dépêches nous le montrent quelque peu désarmé, ignorant des détails de l'événement par le fait, dit-on, de l'interruption des communications télégraphiques entre Athènes et la Macédoine orientale.

Sans doute, une note a été adressée à la Bulgarie et aux empires centraux pour protester contre la violation du territoire grec. Mais va-t-il s'en tenir là ? Les troupes grecques vont-elles continuer de battre en retraite et laisser les Bulgares occuper sans combat Cavalla, le port si énergiquement revendiqué par Venizelos ? C'est possible. Mais alors le roi Constantin et son gouvernement devront en prendre leur parti : la Grèce ne le reverra plus.

Cependant, le mécontentement grandit dans le peuple. Des troubles auraient même éclaté dans Athènes. Qu'advient-il demain si, devant l'inaction de l'armée grecque laissant encercler le camp retranché de Salonique, les Alliés montrent au gouvernement hellénique qu'ils possèdent une flotte et savent s'en servir ? D'un côté, l'ennemi héréditaire foulant le territoire national et arrachant à la Grèce ses plus chères conquêtes ; de l'autre, le blocus possible et, dans ce cas, la disette certaine. La politique de sage neutralité que le roi Constantin préfère à celle de M. Venizelos a d'heureux résultats.

Ajoutons que, d'après le correspondant du Daily Mail à Athènes, le gouvernement grec accepte la présence des Bulgares sur son territoire et autorise l'occupation du fort Roupel. Un accord doit même être signé entre les officiers bulgares, allemands et grecs aux termes duquel les territoires occupés reviendront ultérieurement à la Grèce et les dégâts occasionnés seront payés : un chiffon de papier de plus !

Les Bulgares marchent sur Cavalla

SALONIQUE, 28 mai. — Les troupes bulgares opérant dans la vallée de la Strouma ont avancé vers le sud et ont occupé l'extrémité méridionale du col Roupel et les hauteurs environnantes à l'est et à l'ouest de la Strouma.

D'après un télégramme de Salonique au Daily Telegraph, une division bulgare massée aux environs de Xanthi a reçu l'ordre d'occuper les tranchées de défense grecs à Okeilar, sur la frontière, et de s'emparer de la ville de Cavalla. Cette divi-

slon se serait immédiatement mise en marche pour exécuter les ordres reçus.

SALONIQUE, 28 mai. — Une grande activité bulgare est annoncée sur les rives de la Mestos, particulièrement près de Xanthi, où un certain nombre de pontons ont été rassemblés et d'autres préparatifs ont été faits pour passer la rivière.

MILAN, 29 mai. — Le *Secolo* publie un télégramme suivant lequel on affirme que l'armée grecque qui se trouve encore dans la vallée de la Strouma aurait reçu l'ordre de se retirer et de se concentrer entre Drama et Cavalla.

Le gouvernement grec privé de renseignements sur l'avance ennemie

ATHÈNES, 27 mai. — L'avance des forces bulgares allemandes en territoire grec dans le secteur de Demir-Hissar a été l'objet d'une longue conférence, hier, entre le premier ministre, le ministre de la Guerre et un membre de l'état-major.

Les forces grecques de ce secteur sont dans l'impossibilité de demander des instructions à Salonique.



que par suite de l'interruption des communications télégraphiques, et en raison de l'importance des forces envahissantes elles se retirent dans les directions de la Strouma et de Sérès.

Le gouvernement ignore les détails de l'avance allemande par suite de l'interruption des communications télégraphiques avec la Macédoine orientale. Le gouvernement insiste pour le prompt rétablissement de ces communications.

Un conseil a été tenu chez le roi hier soir à minuit. M. Skouloudis, M. Dousmanis et M. Gounaris y assistaient. De divers côtés on aurait fait savoir au roi que même en Vienne-Grece et à Athènes cette blessure cuisante pour l'amour-propre hellénique causait une irritation assez grande.

Ajoutons qu'une information venue d'Athènes annonce que des troubles graves auraient éclaté dans la capitale.

L'indignation de la presse

La presse grecque exprime l'indignation et la colère que lui inspirent les événements actuels.

Le *Kyria* écrit :

« Les soldats grecs ont été contraints d'assister impassibles au remplacement du drapeau grec par celui de la Bulgarie. Le gouvernement fera sans doute des excuses parce que ses troupes ont osé tirer sur l'invasisseur. »

La *Patris* :

« Nous sommes dans la douleur et la consternation : on a permis aux Bulgares d'occuper les forts, non pas pour qu'ils puissent attaquer, mais pour s'y défendre et y rester. »

La *Nea Hellas*, après avoir démontré qu'il ne peut s'agir de discuter, en l'espèce, la neutralité, conclut : « C'est un jour de calamité nationale. »

L'*Astir* : « Voici votre œuvre, ô gouvernement maudit ! »

L'*Ethniki* : « Les assassins sont sur le territoire grec. »

Le *Messenger d'Athènes* : « C'est la démonstration que la Grèce a contre elle les deux empires dont depuis un an elle s'est faite l'humble servante, auxquel elle a sacrifié l'honneur de sa signature, la grandeur de ses traditions et son devoir. »

Un coup porté à l'emprunt

LONDRES, 29 mai. — Le raid des Bulgares semble appelé à exercer sa répercussion sur les contrats récents qui ont abouti au nouvel emprunt grec de 100 millions. Comme garantie de cet emprunt, le gouvernement a transféré, en effet, au syndicat des banquiers le revenu intégral des douanes de Cavalla. Les banquiers auraient, dit-on, dès maintenant fait savoir que d'autres garanties étaient nécessaires, le gouvernement grec ayant ordonné l'évacuation de Cavalla, pour permettre aux Bulgares d'y entrer. (Radio.)

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 29 Mai (106^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de Roye, dans la région de Benvaingnes, notre artillerie a bouleversé les organisations allemandes de première ligne.

Sur la rive gauche de la Meuse, activité marquée des deux artilleries au cours de la nuit.

Hier, vers 19 heures, une attaque allemande débouchant du bois des Corbeaux a été complètement repoussée par nos tirs de barrage et nos tirs d'infanterie ; une deuxième attaque, déclanchée vers minuit, dans la même région, a également échoué.

Sur la rive droite, nuit relativement calme, sauf dans la région du fort de Vaux, où la lutte d'artillerie a été très vive.

En Lorraine, nous avons dispersé une forte reconnaissance allemande dans la forêt de Parroy.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi a dirigé, toute la journée, un intense bombardement d'obus de gros calibre sur nos premières et nos deuxième lignes depuis le bois d'Avocourt jusqu'à Cumières. Vers 15 heures, les Allemands ont violemment attaqué nos positions de la cote 304. Repoussé une première fois avec des pertes sensibles, l'ennemi a renouvelé son effort à 17 h. 30 et a subi de nouveau un sanglant échec. Des rassemblements ennemis signalés à l'ouest de la cote 304 ont été pris sous le feu de nos batteries et dispersés.

Entre le Mort-Homme et Cumières, une forte attaque ennemie débouchant du bois des Corbeaux a été brisée par nos tirs de barrage, sauf en un point où l'ennemi a pris pied sur un front de trois cents mètres environ, dans une de nos tranchées avancées, au nord-ouest de Cumières.

Sur la rive droite, lutte violente d'artillerie dans la région à l'est et à l'ouest du fort de Donauumont.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle particulièrement vive en forêt d'Apremont.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la journée d'hier, nos pilotes ont livré quinze combats aux avions allemands. Deux de ces derniers ont été abattus : l'un est tombé en flammes aux lisières de l'Argonne, près de Monthois, l'autre dans la région d'Amifontaine (nord de Berry-au-Bac).

Au cours d'un vol de réglage, un de nos pilotes a été attaqué dans la région au nord de l'Aisne par un fokker qui a tiré sur lui plus de mille cartouches. Sous cette grêle de projectiles et bien que son appareil fût criblé de balles, notre pilote est parvenu à rentrer dans ses lignes, poursuivi par son adversaire. Celui-ci, attaqué à son tour à moins de 30 mètres par un appareil français accouru à toute vitesse, s'est écroulé sur le sol, aux environs de Bourgogne, ouest de Reims.

Sur la rive gauche de la Meuse, nos autocanons ont descendu deux appareils allemands qui sont tombés : le premier au nord d'Avocourt, le second vers Forges.

Communiqué belge

Activité d'artillerie réciproque considérable dans les parties nord et centre de l'armée belge.

En riposte au bombardement de Pervyse, Caeskerke, nos batteries de tous calibres ont effectué des tirs de destruction sur les ouvrages allemands aux environs de Dismude.

La conscription en Angleterre

LONDRES, 29 mai. — Aujourd'hui, dans toute la Grande-Bretagne, les hommes mariés âgés de vingt-sept à trente-cinq ans doivent se présenter aux autorités militaires pour être incorporés.

Comment le Portugal entend coopérer à la victoire des Alliés

Une conversation avec M. Magalhaes Lima

M. Magalhaes Lima, l'homme d'Etat qui fut en 1914 le prépondérant dans l'histoire récente du Portugal, ancien ministre de l'Instruction publique et chef du parti interventionniste, a quitté Lisbonne pour faire chez nous une série de grandes conférences sur l'attitude de son pays et des nations latines au cours de cette guerre. Très applaudi à Toulouse, Montpellier, Bordeaux, où il développa sa pensée devant un auditoire nombreux, le sénateur portugais est actuellement à Paris, et c'est avec la plus entière simplicité qu'il a bien voulu nous montrer sa joie d'être une fois de plus — et dans des circonstances si particulières — l'hôte de notre capitale et nous dire le but de sa visite à Paris.

« Ce que je désire, nous déclare-t-il, c'est que le Portugal et la France se connaissent mieux et que les Alliés de la première heure sachent bien ce qu'ils sont en droit d'attendre de nous. Nous voulons prendre une part active à cette guerre et les événements n'auraient pas eu, en ce qui nous concerne, la tournure que vous connaissez si nous avions dû nous contenter d'un rôle passif. »

« Nous avons toujours été animés du désir de nous ranger à vos côtés. Alliés séculaires de l'Angleterre, nous attendions notre heure, mais nous perdre notre temps, car notre décision a été retardée d'une longue période de préparation militaire. En réalité, nous étions en guerre avec l'Allemagne sur le domaine colonial. Il nous a fallu briser les attaques allemandes, repousser l'invasion de l'Angola, renouveler nos expéditions en Afrique et travailler sur notre territoire à compléter notre armement. »

« Notre coopération a été si réelle des le début des hostilités que »

tout le peuple portugais est de cœur avec vous. Je m'en suis parfaitement rendu compte au cours des manifestations qui ont eu lieu en faveur des Alliés. En octobre 1914, lorsque deux navires de guerre, l'un anglais et l'autre français, vinrent saluer notre drapeau, il y eut une vague d'enthousiasme qui me mit à la tête d'une foule de manifestants, et c'est alors, qu'au nom du peuple de Lisbonne j'adressai un message aux commandants de ces deux unités. »

« De populaire qu'il était, le mouvement se généralisa jusqu'à gagner les élites intellectuelles. Un message vous a dit notre dévouement et vous a fait part de nos vœux. Dans les villes, des comités s'organisèrent pour secourir les victimes de la guerre et les familles des mobilisés. »

« L'extension de la guerre jusqu'à nous était inévitable et logique. C'était une question d'honneur et de principe, de raison, de race, de langue, de civilisation. Comme je le dis dans mes conférences, nous y sommes avec tout ce que nous voulons et avec tout ce que nous pouvons, en assumant toutes les responsabilités, tous les devoirs. »

La sincérité de l'amitié anglo-russe assurera la paix du monde

Au cours d'une interview qu'il a accordée au correspondant du *Times* à Pétersbourg, M. Sazonov a fait les déclarations suivantes :

« L'accord absolu de l'Angleterre et de la Russie signifie que l'alliance formée en temps de guerre entre l'ennemi commun devient une alliance perpétuelle basée, non plus sur la nécessité du moment, mais sur les fondations autruiement solides de la communauté des intérêts. »

« Grâce à la sincérité de l'amitié anglo-russe la paix mondiale est assurée à nos enfants et aux enfants de nos enfants. »

« L'idée de l'union de la France, de l'Angleterre et de la Russie s'est réalisée d'une manière tangible et ne peut être considérée désormais à la légère, car il est indubitablement établi que à elle les puissances centrales ont perdu la guerre. »

« La théorie d'après laquelle la Russie aurait des desseins agressifs contre l'Europe est la négation même de la vérité. Avec une issue définitivement assurée dans le Sud, avec des frontières convenablement fixées, avec la reconnaissance des droits de nos frères slaves, les desiderata de la Russie dans l'Ouest sont obtenus. »

LETTRE DE RUSSIE

EN UKRAINE

Kief, avril 1916.

Ces temps derniers, il y avait encore quinze degrés de froid à Pétersbourg. A Moscou, j'avais trouvé le Kremlin couvert de neige. A Kief, le printemps petit-russien était déjà dans son ardeur.

Sur le Kreschatik, qui est le boulevard de Kief, j'ai dû acheter un chapeau. Mon bonnet boreal posait sur ma tête et concentrait les rayons d'un soleil vigoureux. Et puis, il me donnait l'air d'un Japon au milieu des sveltes enfants de l'Ukraine. J'en ai donc acheté un chapeau dont je remarquai qu'il posait plus de questions qu'il ne possédait de réponses. J'en sortis pourtant avec un feutre qui, m'avait assuré le marchand, était de la sorte la plus demandée à Kief. Ce feutre était gris-clair, vrai feutre ensoleillé, feutre de la Calabre ou des Pouilles. Et je lus en effet au fond de mon emplette : *Qualità superiore, Marca depositata. Alessandria (Italia)*...

La conformité du peuple russe avec les peuples méridionaux n'est pas tout à fait un paradoxe. La



Un des sanctuaires de Kieff. L'église Saint-André

première, je crois, Mme de Staël a fait à ce sujet des observations assez pénétrantes. Il se peut très bien que le peuple russe soit un peuple du Midi transporté, par l'effet de circonstances historiques, sous un climat du Nord. Songez seulement que Kief est le berceau de la Russie. Or, de Kief, on touche le pays roumain. De là, on atteint les Serbes et l'on se trouve en parenté slave. Puis l'on arrive en Dalmatie et sur les bords de l'Adriatique, à deux pas de Venise... Et voilà pourquoi j'ai acheté à Kief un chapeau italien.

Vous comprenez aussi pourquoi, Kief regardant le sud, la guerre y prend un caractère particulier. Ici, l'on est tourné vers le front galicien. Les six mille de bois qui sont lancés sur le large Dnieper conduisent les troupes et le matériel vers les tranchées autrichiennes. La guerre que l'on voit de Kief, c'est donc la guerre avec l'Autriche.

Cette guerre, on ne doit pas s'étonner si elle est moins âpre que l'autre. Les soldats russes disent volontiers que l'Autrichien n'est pas un trop mauvais homme et que l'Allemand, au contraire, c'est « le diable ». L'Autrichien est un peu mou. L'Allemand, il l'ont appris par expérience, est un ennemi cruel, traître, fertile en maléfices, avec qui nul accommodement n'est possible. Ce n'est pas si mal jugé. Sans doute, l'Autriche a de braves soldats, comme les Hongrois valeureux ou la solide infanterie du Tyrol. Mais ses armées n'ont pas ce génie de guerre et cet appétit de conquête qui poussent le soldat allemand. Le soldat russe sait très bien que si les armées de l'Autriche n'avaient pas été prises en main par l'Allemagne, il y a longtemps qu'elles se seraient dissoutes. C'est par milliers que les soldats tchèques, pour ne parler que d'eux, se sont rendus au commencement de la guerre. J'ai vu un grand nombre de ces « prisonniers », fort contents de l'être, et qui circulaient presque librement dans les rues de Kief, portant encore leur uniforme. Aujourd'hui, les Tchèques sont pris comme les autres dans la machine de l'armée austro-allemande qui est devenue surtout une armée allemande. Slaves, ils marchent contre d'autres Slaves, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Ils marchent parce qu'il faut marcher. Et l'on voit par là ce que

serait une Autriche que l'Allemagne aurait « organisée » définitivement.

A Kief, plus qu'ailleurs en Russie, nous avons eu la sensation de voir l'envers de la guerre. Pétersbourg, à tous les points de vue, est en communication si intime avec les Alliés qu'il n'est pas étonnant d'y trouver les mêmes idées, les mêmes sentiments qu'en France. Ici on est complètement coupé de l'Europe occidentale et les choses apparaissent vraiment pour la première fois par l'autre côté. C'est un changement de perspective qui a quelque chose de saisissant. Les impressions que l'on en garde sont instructives.

Les soldats qui se battent sur le front d'ici disent communément que cette guerre est une grande maladie qui doit suivre son cours. La sagesse du paysan russe, aussi abondant en proverbes que Sancho, parle par leur bouche. Il ne servirait à rien de vouloir hâter l'évolution d'une fièvre typhoïde, et l'on s'exposerait à de graves rechutes en déclarant une guérison prématurée. Ainsi, une paix qui viendrait avant l'heure serait une funeste paix... Vous avez reconnu là, évidemment, une opinion qui est également ordinaire en France. Peut-être s'exprime-t-elle ici avec une nuance de fatalisme et de résignation. Mais, au fond, c'est la même idée qui règne chez nous. Et, pour la retrouver si loin, il faut qu'elle sorte des entrailles mêmes de la situation, il faut qu'il soit bien vrai qu'une guerre trop tôt finie engendrerait d'autres guerres.

Je viens de dire qu'on se sent loin à Kief. On y est vraiment bien loin. Si c'était le moment de faire du pittoresque, je vous dirais que cette ville est une des plus singulières de la Russie, avec ses cathédrales, ses « laures », ses catacombes, avec son fleuve immense semblable à un bras de mer, avec ses habitants dont le costume national aux couleurs si vives (chez les femmes surtout), est bien connu des peintres russes. Vous savez aussi que, depuis longtemps, en Allemagne et en Autriche, on parlait de la possibilité d'un mouvement séparatiste ukrainien, qu'on travaillait même à ce mouvement, selon le principe en honneur à Berlin et à Vienne, et qui consiste à diviser l'adversaire ou à fomenter chez lui des révolutions. Avant de venir ici, j'avais lu je ne sais combien d'études, de doctorales études allemandes sur la prochaine formation d'une Ukraine indépendante et sur le particularisme petit-russien. J'ai eu beau ouvrir les yeux et tendre l'oreille, je n'ai trouvé trace d'aucune velléité de ce genre au pays de Mazepa. J'ignore ce que l'avenir lointain réserve. Mais, en ce temps de guerre, professeurs et diplomates allemands peuvent être sûrs d'en être pour leurs frais de démonstration.

Et voici la dernière impression que je garde de Kief. Ici, où l'on est si loin de la France, même pendant la paix, où le courant des affaires, où les relations s'établissent plutôt avec l'Europe centrale qu'avec nous, comme la figure de la nation française est grande ! A distance, à si longue distance, ce choc de Verdun victorieusement soutenu apparaît avec le caractère qu'il aura dans l'histoire. Plus la propagande allemande essaie, par la porte roumaine, de répandre en Petite-Russie ses rumeurs, et plus la résistance de Verdun grandit. Et puis l'on voit encore mieux, avec l'éloignement, que Paris est devenu le centre d'action de la guerre, puisque les conférences des Alliés y siègent, puisque c'est de là que partent aujourd'hui les initiatives et les décisions. Des bords du Dnieper, je vous le certifie : l'astre de la France, en ce moment, monte très haut sur l'univers...
Jacques Bainville.

Les obsèques du général Gallieni

Transporté samedi soir aux Invalides ainsi que nous l'avons annoncé, le cercueil du général Gallieni a été placé dans la chapelle immédiatement transformée en chapelle ardente.

Tandis qu'une garde d'honneur est montée autour du catafalque, la famille du général continue à recevoir de nombreux télégrammes de condoléances. Citons ceux qui lui ont été adressés par le roi des Belges, le roi d'Angleterre, sir Douglas Haig, les grands quartiers généraux anglais, belge, russe, japonais, etc. etc.

Le général Joffre, qui s'était fait inscrire à la maison mortuaire, mais n'avait pu se rendre à Versailles, a fait savoir qu'il irait dire un suprême adieu au général Gallieni aux Invalides et qu'il assisterait à la cérémonie de jeudi.

Rappelons que le cortège officiel, jeudi, partira des Invalides pour la gare du P. L. M. De nombreuses sociétés, entre autres la Société des Vétérans de terre et de mer et la Fédération des mutilés de la guerre, ont décidé de se joindre à lui.

Le Conseil municipal s'est, de son côté, réuni pour régler la participation de l'Assemblée aux obsèques. Il a été décidé que le Conseil assisterait en corps aux funérailles et que des palmes et des couronnes seraient déposées sur le cercueil, mercredi.

Le Conseil municipal, enfin, a émis le vœu qu'une délégation des enfants des écoles soit admise dans le cortège et a décidé, en principe, que le nom du général Gallieni serait donné à une grande voie de Paris.

PROPOS D'UN INCONNU

CHOSSES D'ALLEMAGNE

Déplacements, s. v. p.

Beaucoup de gens, et non des moins réfléchis, se sont souvent demandé comment les Allemands s'y prennent pour user de leur propagande chez les neutres, avec cet entêtement qui remplace en eux la finesse et le tact.

Que l'Allemagne ait inondé le monde de ses brochures, de ses tracts, de ces bizarres lettres adressées aux particuliers et qui sont répandues avec une profusion inouïe, de ses revues et de ses journaux ; qu'elle ait de ce fait passablement lassé le monde avec ses procédés indiscrets, et que l'on commence dans certains États à se demander si les gens qui veulent tant prouver ne sont pas purement et simplement larrons en foire ; cela est incontestable. Mais ce qui est également incontestable, c'est que l'Allemagne a pu le faire, c'est que des centaines et des centaines de milliers de personnes ont été touchées par la propagande allemande, c'est qu'une armée d'agents de publicité s'efforce pour lutter contre la mauvaise réputation nationale.

Le côté vraiment comique de la chose réside dans le perpétuel recommencement de la méthode. C'est toujours pareil. Que ce soit pour se défendre d'avoir provoqué la guerre, ou pour nier l'incendie de Reims, ou pour nier le torpillage du *Sussex*, on dirait qu'un invisible et mystérieux commandement a retenti, et qu'automatiquement tous les émissaires se mettent à réitérer leur leçon. Cela produit un vacarme étourdissant.

En Allemagne (excusez cette parenthèse, mais elle mérite un côté de la psychologie d'outre-Rhin), que ce soit dans un tramway, dans une église, dans un café, dans un jardin public, tout le monde fait tout machinalement. A l'Opéra, vous prenez place, tout le monde chuchote : coup de sonnette, tout le monde se tait. Le spectacle commence. Entrée : on se lève. On va au buffet, tout le monde mange, tout le monde boit. Coup de sonnette, tout le monde lâche le manger et le boire ; tout le monde va se rasseoir. On chuchote : coup de sonnette, on se tait, etc., etc. Voilà le théâtre en Allemagne, et tout est semblable.

Guillaume et von Tirpitz, quand ils ont travaillé à réaliser l'ambition allemande au delà des mers, ont mobilisé des hommes qui font tout automatiquement comme les spectateurs en question. Il arrive même qu'automatiquement ces émissaires mettent leurs pieds dans des multitudes de plats. Cela est vrai, cela est connu, cela est entendu. Je n'admire nullement et aucun Latin n'admira.

Maintenant, ne croyez-vous pas que pour ce qu'on appelle l'après-guerre il serait utile que nous sachions un peu ce que nous ferons pour être, nous aussi, là où sont les Allemands ?

Un neutre, charmant et ami de la France, disait un jour : « Pourquoi les Français ne se déplacent-ils pas ? Partout où ils iraient, ils plairaient ! »

Plaire, tout est là. Ce neutre avait raison. Mais puisque le Français est casanier, et puisqu'il est aussi le plus perfectible des hommes, il conviendrait peut-être de lui inculquer dès l'enfance le goût des voyages, la curiosité de l'étranger.

Je crois très fermement qu'il nous faut préparer dans la jeunesse, et avec le plus grand sérieux, l'armée économique de demain. Il faut dire aux jeunes gens : « Rappelez-vous qu'un commerçant peut être un grand serviteur du pays et que c'est en allant chez les étrangers que vous attirerez des clients à la France, et non en attendant qu'ils viennent ici. »

Je crois que ce serait plus coûteux d'envoyer des caravanes de lycéens bien doués, sous la conduite de bons maîtres, dans tel ou tel pays, que de les faire banqueter à la Saint-Charlemagne (qui, d'ailleurs, est, je crois, supprimée...)

Ce serait moins traditionnel... Ce serait bien inquiétant pour les mamans, sans doute, mais cela nous préparerait de petits gaillards pour qui Clamart ne paraîtrait pas le bout du monde.

L'inconnu.

Le Président de la République sur le front de Verdun

Le Président de la République, accompagné du ministre des travaux publics, ainsi que des généraux Pétain, Humbert et Nivelle, est allé visiter de nouveau les voies de communication qui desservent la région fortifiée de Verdun.

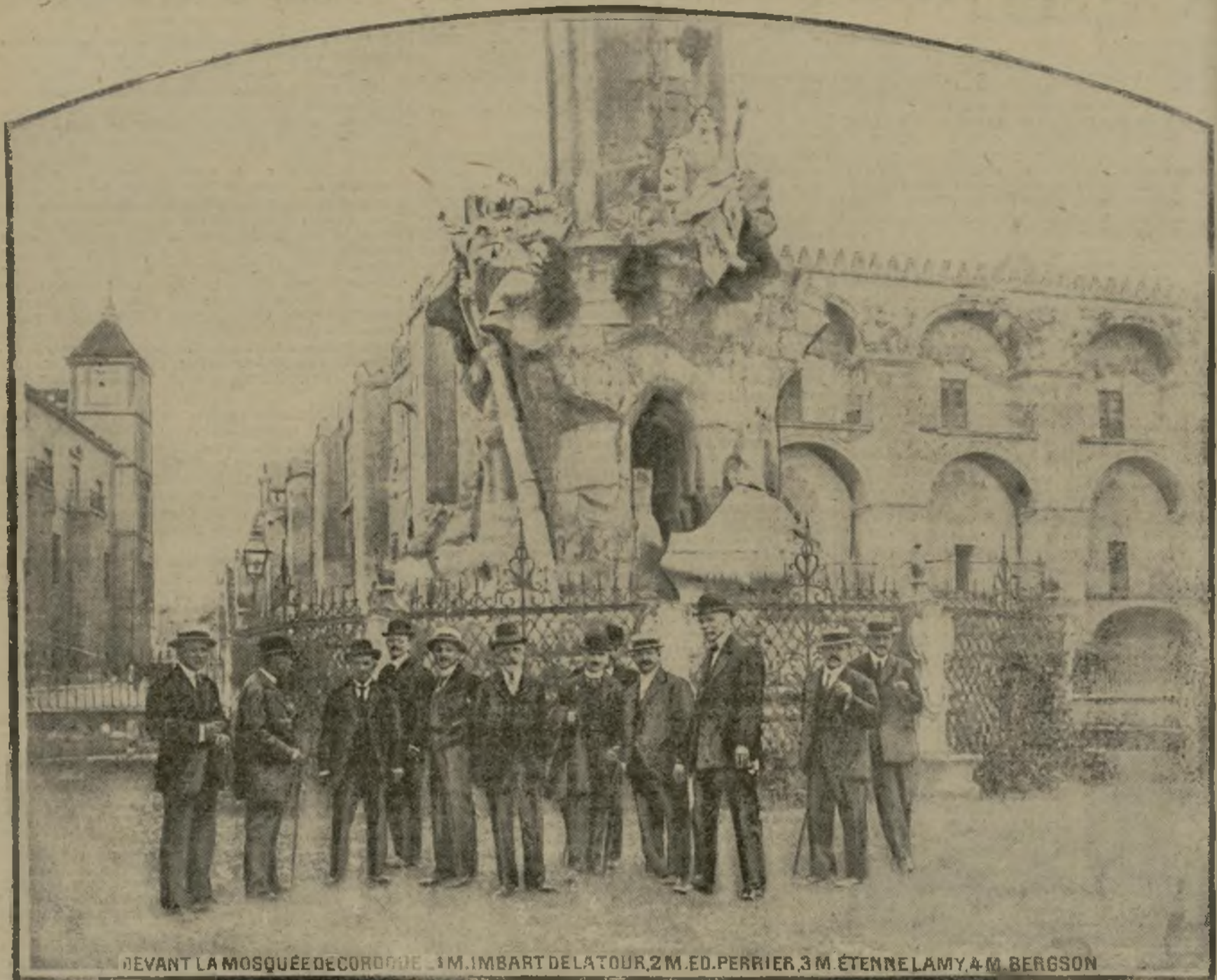
Il est revenu par l'Argonne, où il a parcouru les organisations défensives en avant et au nord de Vienne-le-Château.

Au cours de sa tournée, il a remis des croix de guerre à des soldats et à des employés de chemin de fer qui avaient été cités à l'ordre de l'armée.

Il est rentré hier matin à Paris.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LES ACADÉMICIENS FRANÇAIS EN ESPAGNE



DEVANT LA MOSQUÉE DE CORDOUE. 1. M. IMBART DE LA TOUR, 2. M. ED. PERRIER, 3. M. ÉTIENNE LAMY, 4. M. BERGSON



LES ACADÉMICIENS FRANÇAIS SUR LES MARCHES D'UN PALAIS



DEVANT LA POSADA DEL POTRO, AUBERGE DU SARRETA CERVANTES

A Madrid, à Grenade, à Séville, en d'autres cités encore, des Français illustres viennent de porter la parole de chez nous et ont partout recueilli l'hommage des très nombreux auditoires qui se pressaient à leurs conférences. MM. Imbart de La Tour, Edmond Perrier, Etienne Lamy, Bergson, Widor, délégués des diverses académies, ont su dire, de l'autre côté des Pyrénées, ce qui devait être dit, et, tout en restant sur le strict terrain que leur imposait leur présence en pays neutre, faire briller, avec le génie de la France, le glorieux éclat des Vérités pour lesquelles combattent les peuples alliés.

• DERNIÈRE HEURE •

Les réserves allemandes s'épuisent de plus en plus

GENÈVE, 29 mai. — Le colonel Feyler consacre son article du *Journal de Genève* à l'épuisement des réserves allemandes. Il constate que l'Allemagne ne peut plus recruter chez elle de nouveaux combattants et que les Turcs et les Bulgares ne sauraient lui fournir des soldats. De plus, les Allemands sont amenés à réduire leur front.

« Dans cet ordre d'idées, la bataille de Verdun met en évidence une circonstance caractéristique. Non seulement c'en est fini de la constitution de cadres nouveaux, tant au point de vue des disponibilités intérieures qu'au moyen de prélèvements sur les unités existantes, mais la bataille ne peut être alimentée sur le front étroit où elle se poursuit que moyennant la suppression du front des Balkans. C'est une première indication de la réduction générale du front allemand.

Il y avait en Serbie dix, et d'après d'autres versions, onze divisions de ligne. Il en reste actuellement trois, semble-t-il ; les autres ont dû être transférées sur les anciens fronts, notamment sur celui d'Occident, et l'on a vu revenir, notamment, les Bavarois et la 105^e division de réserve qui, pendant longtemps était demeurée en observation de la Roumanie. »

Le colonel Feyler constate en outre que l'armée allemande ne peut réparer ses pertes devant Verdun qu'avec d'anciens blessés guéris ou des jeunes gens de la classe 18, et il conclut :

« La conséquence de ces faits est qu'à chaque attaque nouvelle dirigée sur Verdun, la proportion diminue des guéris inutilisables pour combler les vides. Une partie meurt ou prend rang dans la catégorie des estropiés ou des incurables, et les soldats de la classe 18 les remplacent. Une autre partie nécessite une guérison nouvelle à plus ou moins long terme avant de pouvoir retourner une troisième fois au front. Il faut aussi faire des prélèvements partiels pour les remplacer dans la classe 18, parce que les blessures sont plus rapidement reçues sur le front que guéries en arrière du front.

« Ainsi s'épuise la provision des guéris constituée pendant l'hiver. De cet ensemble de circonstances, il ressort très nettement, semble-t-il, que le printemps ne finira pas sans que l'état-major impérial soit obligé de songer à des expédients pour prolonger l'existence de ses réserves disponibles. »

Les Grecs pleuraient en abandonnant le fort de Rupel

SALONIQUE, 28 mai. — L'avance bulgare dans la région de Demir-Hissar fait s'élever une tempête d'indignation parmi les Grecs. Les journaux de Salonique publient les articles les plus violents contre l'attitude indifférente du gouvernement. Ils demandent l'abandon de la neutralité, la rupture immédiate avec la Bulgarie et l'entrée de la Grèce dans la guerre aux côtés des Alliés. Des monceaux de télégrammes dans ce sens ont été adressés au roi, au gouvernement et à M. Venizelos, auquel on demande de sauver le pays.

On ignore toujours si l'avance bulgare marque le commencement d'une offensive ou fait partie d'un plan de défense.

La présence des Bulgares-Allemands dans la région de Demir-Hissar a obligé les autorités françaises à interrompre le service automobile qu'elles avaient généreusement entrepris depuis la destruction du pont de Demir-Hissar pour approvisionner les troupes grecques de Macédoine orientale. Ces troupes se trouvent maintenant placées dans l'alternative de partir ou de manquer de vivres, car le gouvernement grec est impuissant à les ravitailler.

On annonce de source autorisée que lorsque les troupes grecques durent abandonner le fort Rupel, sur ordre supérieur, de nombreux Grecs élèrent en larmes, tellement était intense leur humiliation.

Le joli métier que les Allemands font en Turquie

NEW-YORK, 29 mai. — Une lettre écrite par un Turc à M. Bedikian, sujet arménien résidant à Montclair (New-Jersey), relate que des officiers allemands en Turquie avaient conclu avec les Turcs un accord aux termes duquel ils devaient recevoir un tiers du butin fait au cours des opérations de pillage qu'ils sanctionnaient. Ils avaient également établi des marchés d'esclaves dans lesquels ils achetaient pour un mark les enfants arméniens du sexe féminin.

Le bilan des raids allemands contre l'Angleterre

550 TUÉS - 1.605 BLESSÉS

LONDRES, 29 mai. — M. Herbert Samuel, ministre de l'Intérieur, a donné, aujourd'hui à la Chambre des communes, le chiffre des morts occasionnées par les raids aériens ou navals depuis le début de la guerre.

Au cours des trois attaques par mer, 141 personnes ont été tuées, dont 61 hommes, 40 femmes et 40 enfants. 600 personnes ont été blessées. D'autre part, au cours des 44 raids aériens, 409 personnes ont été tuées, dont 221 hommes, 114 femmes et 73 enfants. 1.005 personnes ont été blessées.

Le nombre des soldats et marins qui ont été les victimes de ces raids est proportionnellement très faible.

Communiqué britannique

LONDRES, 28 mai. — Hier soir, vers 23 heures, après un violent mais court bombardement, l'ennemi a tenté une incursion qui a échoué contre nos tranchées à l'est de Calonne ; aucun soldat ennemi n'est parvenu à y pénétrer.

Dans la même soirée, une de nos patrouilles a rencontré près d'Hébouterne une patrouille ennemie et l'a mise en fuite après lui avoir tué un homme.

Pendant la nuit, l'ennemi a fait éclater une mine à environ 900 mètres au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, ainsi que deux camouflets, dont un au sud de Loos et l'autre à l'est de Souchez. La mine et le camouflet de Souchez ont causé quelques dégâts dans nos tranchées, mais pas de pertes d'hommes.

Ce matin, dimanche, l'ennemi a bombardé violemment la région au sud-ouest de l'étang de Zillbeke pendant une demi-heure en se servant d'obus asphyxiants ; plus tard, il a bombardé nos tranchées de communication à l'est de Zillbeke.

Aujourd'hui, l'activité de l'artillerie ennemie a été plus grande dans les secteurs de Fricourt, Mametz, de la redoute de Hohenzollern et dans les environs de Saizy-Elou.

Nous avons bombardé efficacement les tranchées ennemies à l'ouest de Beaurains, en face d'Hannescamps.

Les mortiers installés dans les tranchées ennemies se sont montrés actifs près d'Authuille, à l'ouest de Serre et aux Carrières.

Hier, profitant du beau temps, nos avions ont fait de bon travail ; les avions ennemis sont restés inactifs.

Succès anglais dans l'Afrique du Sud

LONDRES, 29 mai. — Le général Northey, commandant des forces britanniques qui opèrent au nord des frontières de la Rhodesie et du Nyassaland annonce que le 25 mai ses troupes se sont avancées de 35 kilomètres en territoire allemand sur le front entre le lac Nyassa et le lac Tanganyika. L'ennemi a dû se retirer de Ipiana, à 26 kilomètres au nord de Karonga, et de Igamba, à 29 kilomètres au nord-est du fort Hill, vers Neu-Langenberg. Nos troupes du sud-Afrique et du Nyassaland se sont distinguées en construisant un pont et en traversant le Songwe durant la nuit.

Le général Smuts annonce qu'une de nos colonnes a occupé sur le Pangani, la ville d'Opuni, à 20 kilomètres de la frontière. L'ennemi s'est retiré vers le Sud.

Aucune nouvelle opération n'est annoncée dans la région Kondoa-Irangi.

L'avance de l'heure légale en Italie

MILAN, 29 mai. — Suivant les journaux italiens, l'anticipation de l'heure légale sera probablement prolongée jusqu'au mois d'octobre.

Selon des renseignements de Rome aux journaux, la réforme, au point de vue religieux, ne rencontrerait point de difficulté : l'Ave Maria continuerait d'être sonné, d'après les coutumes de l'Eglise, au lever et au coucher du soleil. Pour l'Angelus, au contraire, il serait sonné à midi, heure légale. En ce qui concerne les périodes de jeûne, de jeûne et d'abstinence pour la communion, on tiendrait compte également de l'heure légale.

Toujours suivant les journaux, les milieux scientifiques accueilleraient d'assez mauvais gré la réforme, tandis que le monde industriel la verrait avec faveur.

Les déclarations de M. Wilson jugées par la presse anglaise

LONDRES, 29 mai. — Différents journaux anglais commentent les déclarations du président Wilson. Le *Times* écrit à ce sujet :

« Le Président a déclaré que les causes et l'objet de la guerre n'intéressent pas les Etats-Unis. Nous devons protester contre une telle formule. Nous protestons aussi contre l'idée que le président Wilson ou le souverain d'un autre Etat pourrait suggérer des démarches pacifiques aux nations actuellement en guerre sans se rapporter aux causes et à l'objet de cette guerre. Nous sommes convaincus que même l'apparence de neutralité entre le bien et le mal répugne aux sentiments des porte-parole les plus autorisés de l'opinion américaine depuis le docteur Elliott jusqu'au groupe de jeunes penseurs qui ont exprimé leurs vues avec tant de modération et de franchise.

« Cette idée s'oppose aussi aux principes exprimés par le président Wilson dans ses notes sur la guerre sous-marine et affirmés également dans la dernière partie de son discours de vendredi. Le président Wilson ne doit point croire que son refus de considérer le cas de la Belgique lui confère des titres pour servir de médiateur entre ceux qui l'attaquent et ceux qui la défendent. Nous pensons qu'il est temps d'affirmer que les alliés ne sont point disposés à admettre que la politique intérieure de l'Amérique joue un rôle dans cette guerre pour le droit. Ils se refusent résolument à penser que leur cause puisse être, dans un désir d'impartialité, comparée à la cause allemande. »

LA PIRATERIE ALLEMANDE

ALGER, 29 mai. — Un paquebot de la Compagnie Transatlantique, venant de Marseille, est arrivé hier, ayant à bord les 26 hommes de l'équipage, recueillis en mer dans un canot, du vapeur anglais *Trunkby*, coulé une heure avant par un sous-marin ne portant aucun pavillon. Les échappés disent que le même sous-marin torpilla dans les mêmes parages deux autres vapeurs de commerce anglais.

AMSTERDAM, 29 mai. — Deux chalands remorqués de Rotterdam à Londres ont été attaqués par un sous-marin allemand. L'un des chalands fut coulé. L'équipage a été sauvé.

Un télégramme non officiel de Berlin, en date du 26 mai, annonce qu'un sous-marin allemand a coulé la gabare belge *Votharding*.

LONDRES, 28 mai. — Le Lloyd annonce que le vapeur français *Saint-Corentin* et le vapeur italien *Cagliano* auraient été coulés, mais cette nouvelle n'est pas encore confirmée.

Le torpillage de l'« Aurora »

MADRID, 28 mai. — La Compagnie de navigation de Bilbao, à laquelle appartient le vapeur *Aurora*, qui vient d'être torpillé en Méditerranée, a reçu du capitaine un télégramme lui annonçant son arrivée dans un port corse avec tout son équipage. Le navire espagnol aurait été torpillé par un sous-marin portant pavillon autrichien, mais que l'on croit être allemand. Le navire *Aurora* jaugeait 4.000 tonnes. Il se rendait de Glasgow à Livourne avec une cargaison de charbon. Il avait à bord, en plus du capitaine, des deux officiers et d'un majordome, 27 hommes d'équipage.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

AMSTERDAM. — Selon un télégramme de Constantinople, Enver pacha voyagerait depuis quelque temps en Anatolie et se serait trouvé à Bagdad le 25 mai.

BERNE. — On télégraphie de Christiania à la *Gazette de Cologne* :

« Des armateurs norvégiens viennent d'acheter cinquante navires en Hollande et cherchent à en obtenir la livraison en dépit des prohibitions édictées par le gouvernement. »

BALE. — On mande de Budapest au *Berliner Tageblatt* que le sous-officier aviateur Jean Schwarz a fait, sur le champ d'aviation de Czegedon, une chute en essayant un nouvel aéroplane. En tombant l'aviateur s'est tué. L'appareil a été complètement détruit.

LONDRES. — Le comte Okuma, premier ministre japonais, a annoncé comme étant prochaine sa démission. Il a désigné pour lui succéder le baron Kato.

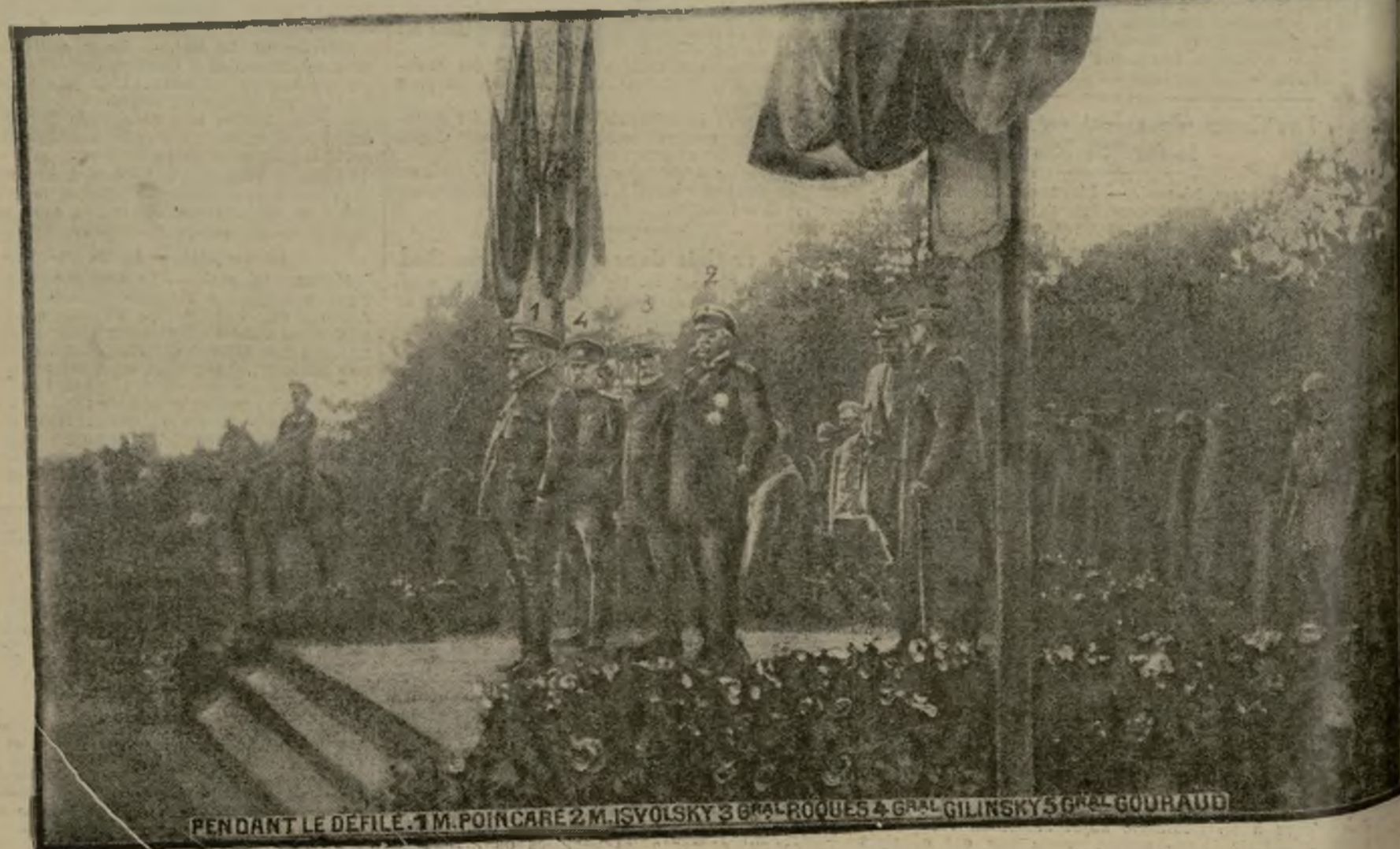
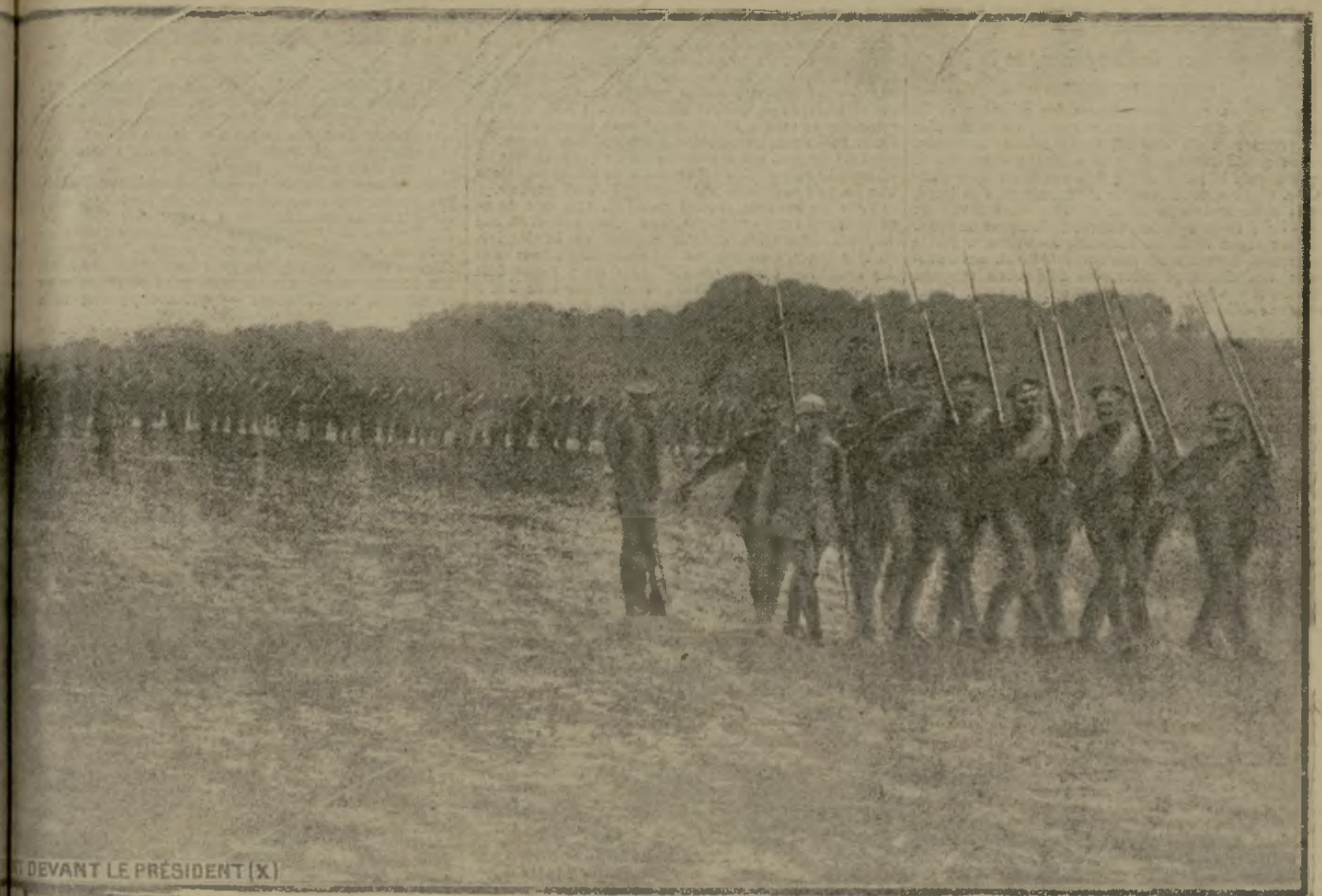
ROTTERDAM. — On annonce que Liebknecht a été mis au secret. Il aurait au cours d'une altercation qu'il a eue avec un de ses juges frappé celui-ci au visage.

ROME. — Un ministre de l'approvisionnement serait créé en Italie et confié à M. Bissolati. Cette nouvelle est donnée sous toutes réserves.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PASSE EN REVUE LES RUSSES DU CAMP DE MAILLY



LES TROUPES RUSSES DEVIANT LE PRÉSIDENT (X)



PENDANT LE DÉFILE. 1 M. POINCARÉ 2 M. ISVOLSKY 3 G^{ral} ROQUES 4 G^{ral} GILINSKY 5 G^{ral} GOURAUD



APRÈS LA REVUE, LE PRÉSIDENT ET M. ISVOLSKY QUITTENT LA TRIBUNE

A la fin de la semaine dernière, le Président de la République, accomplissant un voyage dans la région du front, s'arrêta quelques heures au camp de Mailly où une revue des troupes russes cantonnées en ce lieu faisait le principal objet de son déplacement. Accompagné de l'ambassadeur de Russie et du général Gilinsky, du ministre de la guerre et du général Gouraud, M.

Poincaré a salué les braves venus de l'Est et a remis plusieurs croix de la Légion d'honneur. Pendant le défilé, les hommes, passant devant le président de la République, répondaient à son salut par les paroles traditionnelles que prononcent les soldats de leur pays. Avant de quitter le camp, M. Poincaré a télégraphié au tsar Nicolas II.

Retours d'Allemagne

De l'espérance, de l'angoisse, de la joie

J'ai fait sa connaissance sous les mimosas de la terrasse. C'est un soldat convalescent, un prisonnier des premiers mois que l'Allemagne nous a rendu, comme grand malade, il y a quelques semaines. Il porte encore la tenue rouge et bleue des temps d'angoisse. Si vous voyez comme il regarde vers le large, où la Méditerranée se fond dans le lapis lazuli du ciel! Soit de prisonnier pour les horizons infinis... Quelque chose d'inquiet chez lui, de nerveux, révèle l'obsession, dont il n'est pas encore délivré, des sentinelles, des chiens policiers, des feldwebels raouques, avec leurs : « Los ! (Allons ouste !) » et leurs : « Trauss ! (Tout le monde dehors !) »

Chaque deux mois se forme dans les camps d'Allemagne un convoi de grands malades et de grands blessés vers la France. Tous les « éclopés » — ainsi surnomme-t-on ceux qui sont plus ou moins susceptibles d'en faire partie — tous en perdent le sommeil! Un beau matin, branle-bas, visite médicale. Quel succès dans leur baraque quand reviennent de l'infirmerie ceux qui ont été déclarés infirmes officiellement! « — Tu ne veux pas changer avec moi, dis ? — Tu iras voir mes parents. — Tiens, voilà une lettre pour ma femme, cache-la bien. » On prend les lettres, pour la forme, histoire de ne pas faire de peine. Mais c'est pour les détruire en cachette : la belle affaire de se les faire prendre, à la fouille, et de manquer son départ! Seulement, on tâche de les apprendre par cœur avant.

Jours d'attente! Heures interminables! Puis subitement les Allemands disent : « C'est pour ce soir! » Et ils distribuent avec une générosité soudaine, linge, vêtements, chaussures, à tous les éclopés qui en veulent. Cela provient le plus souvent du butin réalisé dans les magasins militaires français et belges. Quelquefois, plus simplement, ce sont des camarades valides du camp, bien vêtus, que les gardiens dépouillent sans vergogne pour équiper de frais ceux qui vont partir...

Fouille, appels, formalités, enfin les grilles s'ouvrent! Cette première bouffée de liberté rend ivre, mais c'est d'une ivresse muette. On marche vers la gare comme dans un rêve et sans parler. Ceux qui sont trop impotents sont transportés pêle-mêle sur le plancher d'une grande voiture de déménagement à claire-voie qui sert dans la journée à amener au camp la montagne des colis de France. Faute de chevaux une trentaine de prisonniers se sont mis aux attelages. Jamais corvée n'a été faite de si bon cœur, de si gros cœur aussi.

Le voyage paraît long : une trentaine d'heures. On se partage pour la nuit le bois des banquettes, le plancher sale, les filets étroits. Peu d'exubérance et de conversations. On « bronge », comme disent les gens du Midi, on réfléchit! Chacun pèse ses chances de succès à la contre-visite médicale qu'il va y avoir à Constance. Beaucoup souffrent de leurs blessures ou de leur mal. Les rommelles sont fiévreuses.

Cette deuxième visite se passe dans « la vieille caserne », immense bâtiment Louis XIII, complété de constructions modernes, qui commande sur la rive allemande le pont monumental jeté sur le Rhin. La ville de Constance est à cheval sur le fleuve, à sa sortie du lac. Elle a un pied en Suisse, une enclave, où est la gare. Des fenêtres de la caserne on voit très nettement la rive helvétique. Aussi quel crève-cœur pour les blackboulés! Il faut avoir vécu ces espoirs de retour, ressassés au cours d'insomnies sans nombre, trop beaux pour ne pas être traités de rêves, trop bons pour ne pas être entretenus pieusement comme une flamme de vestale!

La visite a lieu en plusieurs jours, par fournées. Entre temps les Allemands font les aimables : des infirmiers à n'en plus finir, parlant le français, le comprenant tout au moins, qui viennent savoir si vous avez bien dormi dans les draps des lits à ressorts de la caserne. Des draps, des lits, des lits à ressorts! Toute la journée ils sont là, avec de quoi manger ou de quoi boire : du café au lait surtout, qu'ils prononcent « caféoll »! Cela devient le cri du jour. Pour ceux qui ont des sous, des pipes-souvenirs à acheter, du tabac, du chocolat. Le soir, après un dernier « caféoll » c'est un : « Allons, dormez bien! » et trois, quatre, cinq, sept fois de suite la porte qui s'ouvre pour vérifier le calme des chambrées, et le troubler par des martèlement de bottes.

Enfin le moment est venu. Commission imposante de Croix de fer et de croix roses, à laquelle sont adjoints des docteurs suisses, jeunes, avenants. Pour ausculter les tuberculeux un médecin de marine allemand, aux yeux bleus d'une transparence glaciale, et qui se fait la physionomie du grand-duc Charles-Matthieu, grand-amiral autrichien. Des numéros sont jetés à un officier qui pointe les listes : les élus ou les renouvés. Dans la cour, des soldats allemands vont et viennent ; on les aperçoit par les fenêtres. Des « bleus » s'exercent au cheval de pointage. D'anciens réformés repris par les conseils de révision font des mouvements d'ensemble, avec un inséparable petit plat d'émail bleu sous le bras, un plat à enfiler, avec deux anses. Une compagnie de mitrailleurs, musique de cirque en tête, rentre d'un camp d'instruction. Dans de grands voisinages blancs rayés de bleu qui sont

dans ce pays la tenue d'hôpital, des Allemands rapatriés de France le matin même se promènent au milieu d'une indifférence qui étonne. Ils se plaignent de notre pain blanc « si fade » et que nous leur faisons payer le vin, quand ils en voulaient. Mais ce sont des spectacles dont on ne se préoccupe guère; on est tout à son bonheur — les bons numéros; ou tout au désespoir — les autres. Dans la nuit il paraît qu'il s'est évadé trois de ceux-là. Pensez donc, plutôt que de retourner se rouler de déception dans un autre camp! Deux petits murs seulement à sauter. Puis la rue, le bord du fleuve... et de l'autre côté de l'eau, la liberté. Hélas! ils se sont fait reprendre : ils ont abordé dans une île, une sentinelle leur a demandé leurs papiers.

Pour les heureux élus, il ne s'agit plus que de se préparer à l'embarquement. Les Allemands font une nouvelle distribution d'effets, surtout de brodequins, en cuir fauve, bien voyants. Et maintenant, tous dans les chambres, c'est la fouille! Elle est à peine finie qu'une deuxième commence. Une troisième aura lieu à la gare, annonce-t-on. « Et ceux qui auront quelque chose de caché, pourront renoncer à la rance! » Un petit frisson passe sur les rangs. « Alors c'est bon. Celui qui ne peut pas marcher maintenant, qu'il monte en voiture! On racontera après que nous avons fait courir les boîtes! »

Le train suisse attend, capitonné, douillet, tout tendu de toiles gaies, éblouissant d'oreillers. Des infirmières, douces et émuees, en font l'accueil. « — Dis, vieux, ça y est. Nous y voilà! — Pas encore, tu vois donc pas sur le quai : KONSTANZ. C'est toujours l'Allemagne. Je croirai quand le train bougera. » Et de fait les portières s'ouvrent à toute minute, sur des casques à pique, ou des bonnets ronds.

Tout à coup, la machine semble avoir bondi, on entend des rumeurs joyeuses, elles se rapprochent; des fusées, des feux de Bengale, des lampions illuminent l'ombre opaque : le train a franchi la frontière suisse. Il est huit heures du soir. Toute une foule est aux barrières et crie avec un accent charmant, à la créole : « Vive la FLANCE ! » Alors, dans les wagons, on se regarde, on est très pâle, on tremble, on pleure, on rit, on ne sait plus, et subitement de toutes les gorges déshabituées le même cri jaillit, dans une joie folle : « Vive la France! Vive la France! » Oui, encore, c'est si bon : « Vive la France! » et « Vive la Suisse! » pour remercier de l'accueil inoubliable, toute la nuit durant, à toutes les gares.

Comme il a de l'émotion dans la voix mon camarade, en racontant ces souvenirs, à l'ombre des mimosas calins! Dans un grand hôtel voisin qui a ouvert ses bâtiments, que la guerre tenait fermés, à la déresse d'un couvent de femmes réfugiées de Syrie, la cloche des tables d'hôte sonne pour la prière.

De Linières.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Les événements de Verdun

La commission de l'armée de la Chambre a entendu, hier, le président du Conseil et le ministre de la Guerre, qui assistait le colonel Gassoin, sur le questionnaire qu'elle avait établi au sujet des événements de Verdun. Elle continuera son examen dans une prochaine séance.

Les douzièmes provisoires

M. Ribot, ministre des Finances, se rendra demain mercredi à la commission du budget, pour s'expliquer sur la question des impôts nouveaux et des crédits du troisième trimestre.

Hier matin, M. Ribot a conféré, au ministère des Finances, avec le président et le rapporteur général de la commission.

L'American Day

La commission des affaires extérieures de la Chambre a décidé, hier, de se faire représenter par une délégation à la cérémonie en l'honneur des Américains morts pour la France, qui aura lieu cet après-midi, à 2 h. 30, place des Etats-Unis, devant le monument de Lafayette et de Washington.

La commission a fait déposer une couronne aux couleurs françaises et américaines au pied de ce monument.

VOLEURS DE SOLDATS

Dehay et Martin, employés à la gare de Pantin, pénétraient dans les wagons, où leur qualité leur donnait libre accès, et éventraient les sacs de marchandises, presque exclusivement destinés aux soldats.

Surpris en flagrant délit de vol de chaussures, ils comparaissent, hier, devant le premier conseil de guerre, présidé par le colonel Lefant.

Après réquisitoire du lieutenant Cresson, commissaire du gouvernement, et plaidoiries de M^{rs} Théodore-Vallens et Viteau, les employés indécents ont été condamnés chacun à la peine d'un mois d'emprisonnement avec sursis et à 10 francs d'amende.

Une répétition générale... des autobus

Gros émoi, hier, sur le boulevard. On se montrait les autobus « Madeleine-Bastille » qui roulaient allégrement sur la chaussée...

Certains se précipitèrent vers les trépidantes machines. Peine inutile. Les informations d'Excelsior sont exactes : les nouvelles voitures, dont nous avons déjà reproduit la silhouette, ne seront accessibles au public que jeudi prochain. Il ne s'agissait, hier, que d'une répétition générale. Ajoutons qu'elle fut excellente. Les wattmen se déclarent « en forme », les machines sont « fin prêt ». Et ce ne sera pas l'absence de voyageurs qui retardera l'inauguration du trafic!

A propos d'une copieuse réponse à une "question écrite"

Dans l'Officiel du 23 mai, à la rubrique des réponses aux questions écrites des membres du Parlement, le regard est attiré par deux grands tableaux remplissant une page et demie de la feuille administrative et représentant, sur trois colonnes, la place de cinq cents lignes.

M. le député Paisant avait demandé quel était, par grade, par arme ou service, le nombre d'officiers d'active qui, depuis le 1^{er} janvier 1915, ont été promus ou décorés sur propositions faites au titre de l'intérieur; c'est la réponse à cette question — deuxième réponse, car une première avait fait connaître qu'un délai était nécessaire pour rassembler les éléments — qui occupe une telle place.

Le délai aura été de près de deux mois, — la demande étant du 28 mars, — mais d'un simple examen des tableaux l'on peut inférer que l'honorable député n'est pas en droit de se plaindre. Le cabinet du ministre de la Guerre T. L. (travail législatif) a dû engager une correspondance avec tous les rouages de l'administration centrale : directions de l'infanterie, de la cavalerie, du génie, des troupes coloniales; sous-secrétariats d'Etat de l'artillerie et des munitions, du ravitaillement et de l'intendance, du service de santé; état-major de l'armée... A en juger par le détail des chiffres, c'est à un pointage minutieux que, dans chaque lieu, l'établissement de ce travail a dû donner lieu.

L'intérêt qu'il présente est-il en rapport avec le temps considérable qui y a été consacré? Souhaitons qu'il ne serve pas qu'à satisfaire une vaine curiosité et qu'il s'y trouve les éléments de quelque redressement en valant la peine.

Les questions écrites adressées aux ministres depuis le début de la législation actuelle, et dont plus des neuf dixièmes concernent le ministère de la Guerre, s'élèvent aux chiffres de mille pour le Sénat et de dix mille pour la Chambre. Dans chaque service plusieurs officiers ou fonctionnaires sont absorbés.

Il y en a de toutes, depuis les plus puériles ou fantaisistes, jusqu'aux plus imprudentes. C'est en vertu d'articles du règlement des deux Chambres que les ministres sont tenus de répondre par la voie du Journal officiel, et, sauf délai nécessaire dans les huit jours.

Sans aller jusqu'à suspendre l'exercice de ce droit, qui est dans certains cas utile et légitime, les temps de guerre ne réclameraient-ils pas plus de mesure et quelque tempérament?

Commandant V.

SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre et les soldats convalescents

Nous ne devons jamais oublier de cesser d'aider ceux de nos enfants qui, pour le plus noble des devoirs, ont sacrifié leur vie ou leurs forces d'avenir.

GÉNÉRAL NIOX.

HUITIEME LISTE

Syndicat des distillateurs de Paris.....	1.000
MM. Salomon	5
Poirrier, sénateur.....	100
Mmes Heckel	15
Brasier	15
MM. Langerock	5
Bérolaud	50
Charles Robert.....	20
Lasson	20
Bouju	20
Mmes Béringer	5
Desurmont	5
la comtesse d'Arnoux.....	5
Raymonde	2
Ol. Meignen	50
Mmes Edmond Lefebvre.....	10
Falvre	15
Compagnie française du Bi-Métal.....	100
MM. Henri et Maurice Farman.....	50
Durand	100
Porzès	50
Mmes A. Dreyfus-Lantz.....	10
Stoffel	10
de Prémontail.....	10
MM. de Montesquiou.....	5
de Choleau	5
Mmes la comtesse Fèvre-d'Auhignac.....	5
Caillaud	100
MM les secrétaires de la direction d'infanterie au ministère de la Guerre.....	5
Anonyme	5
M. et Mme Pellerin.....	100
MM. Granier et Chavonnet.....	50

Total..... 1.947

Total des listes précédentes..... 14.749

Total général..... 16.696

NOTES DE VOYAGE

La mission française en Espagne

En milieu de la tempête qui bouleverse le monde, grand pays, un seul, a conservé les conditions de sérénité parfaite : l'Espagne est aujourd'hui temple de la paix. Mais, justement, l'âme généreuse de cette nation si bien placée pour juger et signe de parler au nom de la civilisation latine chrétienne, l'âme de l'Espagne accompagne avec un fervor croissant ceux qui luttent pour insister en Europe, contre les appétits germaniques, le règne de la paix.

De cette sympathie ardente, la Mission des académiciens français que j'avais l'honneur d'accomplir a reçu, à toutes les étapes de son parcours, des enseignements touchants et charmants, et multiples. Il faut dire que ces hommes, qui représentent si noblement la tradition française dans une culture de la pensée, de l'art et de la science, ont la même simplicité avenante, la spontanéité et la sincérité d'enthousiasme qui correspondent au caractère espagnol, et qui ainsi, tout de suite, rendent manifeste la communion des esprits : je ne saurais exprimer avec quelle plénitude ils respirent l'enchantement de l'Espagne. Ils goûtaient toutes les magnificences de la nature de l'âme espagnole. Seul, je crois, de nos académiciens, M. Imbart de la Tour, l'organisateur de la mission, connaissait directement le pays : Edouard Perrier avait autrefois traversé la péninsule, rapidement ; mais tous également, dès le premier jour, furent conquis. Lorsque M. Widor, de Séville, déclarait vouloir se faire naturaliser espagnol, il exprimait avec humour l'admiration que qu'il ressentait ; et l'on peut dire, au sens large, qu'il était naturalisé, puisqu'il aimait, comme choses familières, les merveilles du ciel et de la terre sévillans, et qu'en retour sa musique, aux sons orgues de la cathédrale, parlait aux âmes des fidèles espagnols un langage immédiatement compris.

Un pareil voyage est fatigant : réceptions, banquets, départs hâtifs de bon matin, arrivées tardives le soir, sollicitations d'innombrables merveilles des que nous sortions... Des le début du voyage, M. Bergson traversait une période de fatigue : mais devant les chefs-d'œuvre de l'art, ou dans les jardins féeriques de Séville ou de Grenade, au milieu d'amis, il était transfiguré ; la fatigue disparaissait absolument, pour reparaitre le soir, la dure fatigue sans sommeil ; et disparaissait encore le lendemain, sous le grand soleil illuminant les chefs-d'œuvre d'autres jours et d'aujourd'hui. C'est avec une tristesse profonde que M. Bergson, souffrant, dut quitter l'Espagne avec M. Perrier, rappelé par ses occupations, avant de visiter Salamanque et Oviedo ; mais les académiciens verront ces beaux pays ; ne sentent-ils pas liés par les promesses qu'ils avaient faites, ils le seraient par la reconnaissance et par admiration, par le désir intense de mieux connaître, dans leur variété, les richesses spirituelles, artistiques et scientifiques de l'Espagne, de mieux saisir aussi tant d'amitiés durables que leur une grâce, leur pensée limpide et profonde, leur simplicité avenante, que la communauté d'idéal enfin ont conquises.

Rien n'est plus touchant, rien n'exprime mieux la noblesse et la générosité qui sont l'essence du caractère espagnol que ces affections enthousiastes, où les personnalités s'effaçaient discrètement et se confondaient dans la grandeur d'un sentiment collectif, jusqu'à ce qu'un menu fait venant, pour ainsi dire, de cet ensemble apparaisse en lumière particulière quelques-uns des détails délicats et frais qui en faisaient la

A Salamanque, un enfant qui n'a pas dix ans, petit Jimenez, a demandé à son père de l'accompagner au-devant de nous, afin de nous saluer en français, parce que nous sommes Français. Un autre enfant, de huit à dix ans, Juan de la Cruz Berruela, a écrit un petit journal sur lequel il écrit tous les jours : *Viva Francia!* et, tous les jours, il adresse à Dieu une prière pour la France. Un officier en uniforme vient me trouver : il voudrait savoir comment il pourra s'engager dans notre armée ; il n'a pas hésité à faire pendant l'hiver, craignant que sa santé ne trahît son enthousiasme ; mais maintenant il veut partager nos dangers : l'émotion arde dans ma gorge les paroles que je voudrais adresser à cet homme aux cheveux blancs, dont le seul désir est de changer pour la vie de nos Français la paix divine de Salamanque.

Nous voici dans une petite gare de chemin de fer, à Mieres, non loin d'Oviedo ; j'aperçois un homme au visage ouvert et énergique, accompagné d'un groupe de jeunes ouvriers ; son regard parcourt le train et s'arrête sur nous : vous êtes Français, n'est-ce pas ? Ils ont lu dans les journaux que nous allions à Oviedo, et ils ont tenu à nous saluer la France : ils savent bien que le

Voir page 6 les photographies.

temps manque cette fois, mais si les Français pouvaient un jour venir parler aux ouvriers de Mieres qui sait? ce souvenir, en tout cas, ne s'effacera pas. — Autre station : on entend appeler M. Imbart de la Tour : ce sont des Français et des Belges qui apportent une magnifique gerbe de fleurs. Ils vivent depuis longtemps dans le pays, et, comme tous ceux qui connaissent l'Espagne, ils l'aiment. Nombreux (sans être assez nombreux) sont les Français qui ont trouvé là-bas une seconde patrie, nombreux les Espagnols dont la mère ou la grand-mère était française : tous unissent dans une même piété filiale les deux pays. Ayons ici un souvenir spécial pour des religieux et pour les religieuses français d'Espagne, dont l'exemple et dont l'action ont été la plus efficace des propagandes parmi les catholiques espagnols : les préventions que ceux-ci avaient parfois contre la France font place à la sympathie quand ils voient les religieux en âge de servir accourir à la défense de la France, tandis que nos religieuses commu-



Au couvent des dominicains de Salamanque. De gauche à droite : FEDERICO DE ONIS, professeur à l'Université ; le P. COLONGA, M. MAURICE LEGENDRE, M. WIDOR. Dans le fond, la cathédrale de Salamanque.

niquent à leurs élèves espagnols leur vibrant amour pour la France. Ceux d'ailleurs des catholiques espagnols qui connaissent la France l'aiment comme une autre patrie ; et l'un des souvenirs les plus émouvants de ce voyage est le discours qu'un grand catholique espagnol, M. Arias de Valasco, vice-recteur de l'Université d'Oviedo, prononça en l'honneur de notre pays.

Mais les Français n'ont pas assez fait, depuis longtemps, pour faire connaître la France en Espagne, et c'est pourquoi la Mission de l'Institut de France eut une si grande et si heureuse action. Les caractères propres de la France et de l'Espagne sont tels que ces deux patries ne peuvent se connaître sans s'aimer. Nos académiciens, qui feront beaucoup pour faire connaître en France la véritable Espagne, ont fait, là-bas, aimer la France ; car les sentiments profonds et délicats que M. Etienne Lamy exprimait avec toute la perfection de la langue française ; le spiritualisme que M. Bergson exprimait avec une éloquence si précise et si convaincante, exprimait, peut-on dire, de toute sa personne ; la science qui, chez M. Edmond Perrier, unit tant de charme à tant de sûreté et à tant de richesse ; la personnalité rayonnante de M. Charles Widor qui, après avoir séduit par une exquise bonne grâce tous ceux qui l'approchaient, les transportait, lorsqu'il s'asseyait à l'orgue, jusqu'aux plus sublimes sommets de l'art religieux ; l'érudition si sûre et si vivante de M. Imbart de la Tour, toute pénétrée de grandes idées et réunissant à l'Histoire cet ensemble des sciences morales dont l'Espagne est avec la France la véritable patrie ; enfin le commun patriotisme et le commun idéalisme de nos maîtres, et leur commune et enthousiaste admiration pour l'Espagne : tout cela, c'était la France.

Maurice Legendre.

Faits divers

Accident du travail

Un jeune apprenti, Eugène Gouand, âgé de treize ans, demeurant 46, rue des Trois-Frères, a été, hier, dans l'après-midi, victime d'un grave accident.

Il se trouvait dans l'atelier de son patron, M. Guérin, fabricant d'ustensiles en aluminium, 9, rue des Trois-Bornes, quand il fut entraîné par le volant d'un moteur à gaz.

Le malheureux resta serré entre le volant et le bâti, et il fallut l'intervention des pompiers pour le dégager.

Grièvement blessé à la tête et sur diverses parties du corps, le garçonnet a été admis d'urgence à l'hôpital Saint-Louis.

Mystérieuse noyée

Quai de Valmy, en face du numéro 71, des marins ont retiré du canal Saint-Martin, dans la matinée d'hier, le cadavre d'une femme paraissant âgée d'une trentaine d'années et correctement vêtue d'un costume bleu foncé.

Il a été impossible d'identifier la malheureuse, qui a été transportée à la Morgue.

M. Vaissière, commissaire de police du quartier de l'hôpital Saint-Louis, a ouvert une enquête.

LES CROIX DE GUERRE

Ce que les intéressés pensent du projet adopté par la Chambre

On sait que la Chambre des députés a adopté une proposition de M. Maginot créant une distinction nouvelle et nécessaire en faveur des vrais combattants. Désormais, si le Sénat ratifie cette mesure, le passant pourra lire sur le ruban d'une croix de guerre le mérite réel de celui qui la porte et savoir dès le premier coup d'œil si cette croix a été décernée à la suite d'une action d'éclat — dans une zone d'héroïsme — ou si elle récompense des services exceptionnels rendus dans des conditions moins périlleuses.

La mesure — est-il besoin de le dire ? — rencontre l'assentiment des intéressés, comme tous les actes de justice simples et clairs qui mettent fin à des abus ou à une regrettable confusion.

Pour moi, ça m'est égal, nous déclare un chasseur alpin qui goûte au soleil les douceurs d'une convalescence. Ça m'est égal, parce que ces deux palmes me paraissent une précision suffisante. Le public sait que ces accessoires ne s'obtiennent pas dans des magasins d'habillement ou des ateliers de cordonnerie. Mes voisins non plus n'attachent pas une grande importance à ce supplément de distinction : une manche qui flotte, une paire de béquilles, ça vous dispense d'avoir quelque chose de plus sur le ruban. Mais pour ceux d'entre nous qui sont valides et qui le doivent rester, c'est une petite réforme excellente qui fera oublier qu'on a peut-être eu le tort de distribuer la croix de guerre à profusion, ce qui ne pouvait que lui enlever de son prix.

Encore une distinction, nous dit un sous-officier d'infanterie coloniale qui porte toute une série de rubans coupés en bandes minuscules. Bah ! une de plus, une de moins, en marchant vite ça ne se voit guère ! Ce que l'on désire, je crois, c'est que nous portions en quelque sorte des armes parlantes ; et puisque l'on est si préoccupé de distinctions c'est, sans nul doute, parce qu'il importe fort de distinguer. Ainsi, l'on a remis en usage le port des brisques pour indiquer le temps de séjour sur le front, ou pour marquer le nombre des blessures ; le port de la fourragère pour montrer qu'on fait partie d'un corps d'élite. Le public veut nous connaître d'un coup d'œil, pouvoir dire sur nous un certain nombre de choses précises, et la médaille avec ses détails équivalra bientôt à l'exhibition de nos états de service. C'est très bien, surtout s'il arrive à s'y reconnaître, car, en parlant de la soutache de rengagé jusqu'aux médailles, en passant par les galons, les insignes, les numéros, les lettres, les chiffres, les parements, les « marabouts », etc., il y a là toute une hiéroglyphe assez compliquée et quelquefois obscure. Moi-même je dois avouer que je suis souvent fois embarrassé. Heureusement que l'on apprend chaque jour quelque chose et que nous aurons le temps de tout connaître...

Il est juste de ne donner la croix qu'à ceux qui ont connu la guerre et couru tous ses risques, nous dit un vieux sergent décoré. Mais qui déclinera le fait de guerre ? J'ai gagné ma médaille sur le front mais sans combattre, puisque j'y étais comme R.A.T. C'était dans le Nord, à un moment où la lutte prenait une forme particulièrement cruelle. Un jour, un mouvement de panique se produisit. Une partie du front se débâta. Plus d'officiers ! Les plus braves perdaient la tête. Surpris à l'arrière par ce flot, je pris l'initiative de l'endiguer avec quelques camarades. J'improvisai de légers obstacles, un barrage susceptible de créer un temps d'arrêt et par conséquent de réflexion. Ces hommes, d'eux-mêmes, se ressaisirent. Je prononçai quelques paroles qui achevèrent d'éclairer ces fortes consciences. Mon rôle se borna à cela. On estima que c'était suffisant et que, grâce à moi, un échec avait été évité d'une brillante contre-attaque. Ma croix sera-t-elle semblable à la croix de ceux qui combattaient si près de moi ? Sera-t-elle la sœur des croix qui ont été obtenues dans les services de l'arrière ?

Pour moi, nous dit enfin un gradé qui appartient au corps du génie, j'ai obtenu la croix de guerre dans des circonstances qui ne laissent aucun doute sur mon mérite mais avec une citation qui le limite sagement. Je sens bien que ma citation n'a pas la même valeur que celle de mes compagnons d'armes, mais quoi ? on ne pouvait me donner ni la Légion d'honneur, ni la médaille militaire ! On me décerna la croix de guerre parce qu'on n'avait pas autre chose. Vous me croirez si vous voulez, mais pendant les premières semaines je n'osai pas la porter. Je venais donc avec plaisir un signe de différenciation sur celle de mes amis, signe que je ne désespérais pas de conquérir à la première occasion. — P. B.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La Bergeronnette

La métamorphose de Wei-Cheng-K'ao s'était faite en moins d'un jour. Enfant le matin encore, il avait vu s'épanouir son cœur de jeune homme à l'heure tendre où se referment les lotus. La flèche du chasseur touche moins vite la gazelle que la griffe de l'amour n'était entrée dans la poitrine de l'adolescent. Sous un acacia fleuri, une femme récitait, dans le calme du soir, des vers très antiques et très moraux. Wei suivait le chemin creux. Par-dessus la haie d'amandier, il la vit, elle le vit. Et comme il savait ces vers aussi, avant qu'elle n'eût le temps de fuir, il cadença avec elle, d'une voix mâle qui l'étonna lui-même, le reste de la poésie.

Tien-Tien-Niao, dont le nom signifie la Bergeronnette, était aussi probe que lettré. Quand le passant, mains jointes, et aussitôt, lui dit qu'il l'aimait, elle rit, blâma tout bas son audaceuse inexpérience, mais fut touchée de son hommage juvénile. La science d'un galant de métier se fut brisée contre la vertu de la belle rêveuse. La candeur ardente de cet enfant la vainquit à demi. Sans pouvoir retenir son geste, elle tendit par-dessus l'amandier, symbole de l'étourderie, une branche de l'acacia, symbole de l'amour platonique.

Il reparut au crépuscule du lendemain et le jour suivant, et l'autre. Tous les poèmes qu'elle commençait, il les finissait d'une haleine. Maintenant, chaque fois, il lui apportait, pour déclarer son amour, une tulipe ou, pour préciser son désir, une jonquille. Mais elle ne lui donnait en échange qu'un glycine blanche, dont le sens caché ne dépasse pas l'amitié douce et agréable. Pourtant, un soir — elle achevait de penser que l'amour des tout jeunes gens est gauche et risible comme le vol des oiselets au bord du nid — elle lui rendit sa tulipe après l'avoir couchée sur ses cheveux, puis dit, commandée par un esprit qui traversait le jardin :

— Cette nuit, à onze heures, sous le pont de Lan-K'iao, j'y serai.

Il partit la fièvre au creux des mains. Toute la terre chantait : les arbres, un usage qui s'en allait vers la mer, les ruisseaux et les pierres. S'il toucha à peine son bol de riz, il but six coupes de thé en attendant la première étoile. Alors, il salua ses parents, choisit sa plus belle robe et noua autour de sa taille la large écharpe brodée, par sa mère, d'un souple motif de gui d'Asie, emblème du courage qui surmonte tout obstacle.

Furtif, sorti par l'arrière-cour, il s'en fut du côté de l'estuaire, là où le pont de bambou enjambe, en quatre sveltes cambrures, le fleuve chargé de limon. La nuit, si suave, si limpide, faisait battre son cœur d'homme vierge. Descendu au rivage, il se blottit dans l'ombre des poteaux serrés, sous les charpentes où pesait, léger et ajouré, le tablier des rondins. Entre eux, levant la tête, il voyait l'espace profond et le *Serpent austral* et le *Poisson volant* dont flambaient les étoiles claires. Des phalènes lumineuses dansaient entre les poteaux et il semblait à Wei que, pour lui plaire, elles dessinaient dans l'air les trois caractères du nom de Tien-Tien-Niao. Au loin, parfois un chien aboyait, ou bien c'était la voix traînante d'un veilleur de quartier qui mettait en garde contre les dangers du feu.

— Je suis venu trop tôt, se disait-il, mais puisqu'elle m'aime, elle viendra trop tôt, elle aussi.

Pour tromper son impatience, il se répétait ce qu'il allait lui dire quand elle approcherait. Quelle robe aurait-elle et quelle fleur dans la main ?

Un bruissement lointain lui fit tourner la tête. Un pan de soie sur le chemin ?... Non, mais là-bas, aiguë comme le fil d'un long sabre recourbé, une lumière glauque barrait le paysage nocturne : c'était la mer qui montait. Wei songea. Un moment viendrait où le flot toucherait cette berge, rongerait ces poteaux, irait lécher le plancher des bambous. Alors, l'eau aurait submergé la chambre d'amour.

Pour dissiper son souci, il chantonna le refrain où il est dit : « Ah ! pour du bonheur de placer les cierges parfumés dans le temple nuptial !... »

La mer s'avancait. Déjà on entendait sa respiration régulière. Un jeune amour sous le pont de Lan-K'iao ne suffisait point à retenir la vague docile à l'habitude prise depuis l'éternité. La rivière, pressée par la force aveugle, sortait de son lit doucement. Le jeune homme regarda du côté du sentier solitaire. Les étoiles se penchaient au zénith. Les papillons de feu étaient partis. Les chiens dormaient. Le veilleur s'était tu.

Wei aimait depuis moins d'une semaine, mais il savait la loi de l'amour. Avec le soin coquet d'une demoiselle, il dénoua son écharpe, et, fredonnant

avec passion le couplet des cierges parfumés, s'attacha au poteau du vieux pont.

Maintenant, son cœur battait dans une paix enchanteresse : Tien-Tien-Niao ou la mer, qui serait là la première ? Qu'importe ! Wei-Cheng-K'ao était au rendez-vous. Il y serait quoi qu'il advint. Et c'était bien là ce que les poètes appellent la Fidélité.

Le flot s'était gonflé. Il caressait, tout à coup il cingla les jambes du jeune homme qui se fit honte d'un frisson. Pour oublier le froid de l'eau, il tourna sa pensée vers l'acacia et l'amie. Quel art elle montrait, tantôt, en récitant l'Ode à l'Immortalité ! Wei se la redit, à deux reprises. La mer se soulevait au rythme des strophes. Elle toucha la poitrine de l'adolescent. Loin, le veilleur glapit...

« J'approche du tombeau », murmura l'amant loyal. Il assura le nœud de l'écharpe. Une phalène incandescente dansait sur l'eau, s'élevait, tournait autour de la jeune tête et si vite qu'elle y traçait comme une couronne continue. Wei lui sourit, longtemps. Quand la tête se renversa, la bouche pleine d'eau amère, le papillon disparut, d'un vol droit, à travers les fentes du pont, en faisant un long bourdonnement « Frrrrr... »

Dans le matin embaumé, sous la joie du soleil, une belle se promène. Elle a revêtu sa robe azur de ciel et elle gazouille l'ode sur le prince Sinen : « Que la vue se pose agréablement sur la campagne ! Un fleuve paisible coule dans la plaine. Des roseaux et des pins toujours verts appellent la brise. Sites charmants... » C'est Tien-Tien-Niao, tout près du pont de Lan-K'iao. Elle s'accoude à la barrière. Dans sa main, se confondent en un bouquet l'amarante fleur de constance, la rose musquée dédiée aux beautés capricieuses, la petite marguerite thibétaine qui parle d'insouciance, et l'anémone, fleur de l'abandon.

Lors, baissant son regard rieur vers l'eau qui peu à peu, car c'est l'heure du reflux, décroît autour des piliers de bois, soudain, elle aperçoit, dodelinant, une pâle fleur, la tête de Wei-Cheng-K'ao, lotus mort pour elle.

La gerbe fleurie s'éparpille à ses pieds et la Bergeronnette, qui se souvient du rendez-vous d'amour, s'en va, pleurant, avec de petits cris, sautillant, gauche et risible, comme un oiseau bleu, sur la route...

Pascal Forthuny.

LES ROBES DE TOILE

Les petites robes avec lesquelles on est « en taille » ne conviennent pas à tout le monde. Certaines femmes ont horreur de sortir sans un vêtement quelconque et il est bien désagréable d'avoir un manteau quand il fait chaud. Le tailleur de toile rend service à celles qui veulent éviter cet inconvénient. Le modèle croqué ici est en toile tussor écarlate, ou fait de toiles soyeuses comme de la faille, extrêmement légères et ne se fripant pas trop. La jupe montée à plus souples est coupée d'une large bande de toile bleue. La veste à large basque s'agrémenta d'un col et de parements de toile bleue. Un rien de lingerie en dépassant aux parements, un petit gilet de linon brodé et un col roulé également en lingerie apportent cette petite note blanche, fraîche, seyant que les parures de lingerie mettent à toutes les robes.

Les toiles mauve, rose, écarlate, bleu-lavé sont les teintes les plus seyantes et les plus pratiques. Certains coloris plus drôles peuvent tenter par leur nouveauté, mais ils sont vite d'aspect passé et hors d'usage...

Jeanne Farmant.

LA FOIRE DE BORDEAUX

La ville de Bordeaux a décidé la création de la Foire de Bordeaux, qui se tiendra sur la place des Quinconces du 5 au 20 septembre prochain, pour se renouveler chaque année.

Elle est ouverte à tous les industriels, inventeurs, fabricants, commerçants : français, des colonies et des pays alliés et neutres.

Les bureaux du comité directeur et de l'administration sont à l'hôtel de ville.

La liste d'inscription sera close le 20 juillet prochain.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. le prince de Connaught a quitté Rome, salué à la gare des Termini par S. Exc. sir Rennell Rodd, ambassadeur de S. M. Britannique, et tout le personnel de l'ambassade anglaise.

INFORMATIONS

On annonce de Londres que le capitaine George Alfred Grime Jones a été tué et le lieutenant Tennant, fils du sous-secrétaire d'Etat pour la Guerre, sérieusement blessé dans un accident d'aéroplane, dimanche, dans le Kent.

Par application du décret du 13 avril 1892 et de l'arrêté du 27 du même mois, le ministre de la Guerre, par décision du 28 mai 1916, a décoré une médaille d'honneur des épidémies et verrou à Mme Polyart, née Paron de Faymoreau, infirmière de la Société de Secours aux Blessés militaires, à l'hôpital auxiliaire n° 53, à Paris.

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles du comte Guy de Maille, du régiment de chasseurs d'Afrique, fils du comte Foulques de Maille, avec Mlle Barthe, fille et belle-fille de M. et Mme Comte. On annonce les fiançailles de Mlle Hanquies, fille de M. Hanquies, avec M. André Terlinde, capitaine au 6^e régiment d'artillerie belge, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, fils de M. Terlinde, procureur général à la Cour de cassation de Belgique, et de Mme, née Benens, décédée.

Nous apprenons le prochain mariage de Mlle Geneviève Lapierre, fille du capitaine Lapierre, tué à l'ennemi, avec le sous-lieutenant Jacques Vincens, du 88^e bataillon de chasseurs à pied, décoré de la croix de guerre, fils du commandant Vincens, mort pour la France.

NAISSANCES

La comtesse H. de Nuchèze, femme du lieutenant au 3^e d'infanterie, a mis au monde un fils.

Mme Charles Berlet, dont le mari est capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, est mère d'une fille, qui a reçu le nom de Marie-Claire.

Mme Léon Guat, femme du capitaine d'artillerie, a mis au monde, le 24 mai, un fils, Michel.

DEUILS

Le service pour le repos de l'âme du Prince impérial, tel le 1^{er} juin 1879, au Zoolouland, sera célébré le vendredi 3 juin, à midi, en l'église Saint-Augustin.

Nous apprenons la mort :

De Mme O'Kerrian Hyde, comtesse d'Hurt, âgée de soixante-neuf ans, à Guernsey. Ses deux fils sont morts pour la France.

De M. Valéry Giscard, conseiller à la Cour d'appel de Riom, ancien avocat au barreau de Clermont-Ferrand, décédé à cinquante-quatre ans.

De M. Louis Cormier, président de chambre à la Cour d'appel de Bourges, ancien conseiller à la Cour de Chambéry, décédé à l'âge de soixante-trois ans.

De Mme Marie Madeleine Gustave-Toussaint, décédée à soixante-deux ans, veuve du regretté romancier Gustave Toussaint et mère du romancier et auteur dramatique Georges G. Toussaint, professeur d'histoire et de littérature dramatiques au Conservatoire.

De sous-lieutenant d'artillerie Pierre Hadamard, élève de l'Ecole Polytechnique, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, le 18 mai, à la cote 304, fils de M. Jacques Hadamard, membre de l'Institut.

De commandant Graziot, mort pour la France aux Eparges, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre avec palmes, fils du marquis Pierre Louis Graziot, professeur à la Sorbonne.

De chef d'escadron Ferdinand La Tellier, breveté, mort pour la France, le 10 avril, décoré de la croix de guerre avec palmes.

De capitaine Alexis de Berlier de Sauvigny, des dragons, versé au 15^e d'infanterie, mort pour la France, le 9 mars, âgé de trente-neuf ans, fils du comte Albert de Berlier de Sauvigny et de la comtesse née Chézelles.

De M. Frédéric Marquet, ingénieur des arts et manufactures, maréchal des logis au 5^e d'artillerie de campagne, mort pour la France, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

De capitaine Alfred Sauvage, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, mort à l'hôpital d'Écombre, rue de la Chaise.

De Mme Roger de Boissier de Torsiac, née Louise d'Arnaud de Maizon-Rouge, présidente du Comité de la Croix Rouge de Riom, décédée en cette ville à cinquante-huit ans.

De Mlle David, artiste peintre, sœur de M. David, professeur à l'Ecole nationale des Arts décoratifs, capitaine au 36^e régiment territorial, et de M. Eugène David, chimiste en chef du laboratoire du ministère des Finances, à Dunkerque.

A la mémoire des avocats
tombés au champ d'honneur

La cérémonie du temple israélite

Au temple israélite de la rue de la Victoire a été célébré, hier matin, un service en l'honneur des avocats du barreau de Paris morts pour la patrie.

Le Président de la République, accompagné de Mme Poincaré, de M. William Martin, chef du protocole, et du général Dupargé, secrétaire général militaire de la présidence, a été reçu par le grand-rabbin de France, M. Alfred Lévy, et le grand-rabbin de Paris, M. Dreyfus, ayant à leurs côtés le bâtonnier Henri-Robert, et le bâtonnier Brunet, représentant le bâtonnier Théodor, du barreau de Bruxelles.

A l'issue de la cérémonie, célébrée par M. Henri Kahn, premier ministre officiant, et accompagnée par la Maîtrise sous la direction de M. Jules Franck, le grand-rabbin Dreyfus prononça une vibrante allocution. L'orateur prit pour thème de son discours la phrase du Deutéronome : « La justice, la justice, poursuivit-il ! » parole biblique résumant la formule du serment prêté par les jeunes avocats.

Les prières rituelles des morts mirent fin à la cérémonie.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Bivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Les "vient de paraître"

Devant l'ennemi ; les Conditions de la Victoire, par CHARLES MAURRAS (Nouvelle Librairie Nationale).

Ces pages, écrites au jour le jour, pendant le dernier tiers de 1915, pourraient être intitulées "le Carnet d'un homme de garde". Charles Maurras a voulu — et il le déclare en termes nets — empêcher le désordre de passer. Il y plaide, tout à tour, pour le maintien de l'ordre, le maintien de la censure ; contre le sectarisme sous toutes ses formes, le respect de l'union sacrée ; face aux détracteurs, la loi de la confiance ; devant le moderne furor germanicus, la nécessité des justes châtimens ; en présence de nos grands problèmes d'après guerre, les moyens de les résoudre : l'armée, le Parlement, les deniers publics, la littérature de guerre, les intrigues de clans, les responsabilités à tous degrés, les bons et les mauvais dans la nation, toute polémique qui peut, en démasquant l'erreur, ouvrir plus larges et plus accessibles les chemins de notre victoire, est bonne à cet auteur que ses adversaires politiques estiment aux-mêmes pour la force pénétrante de ses raisonnements-abus et pour la précision redoutable de son tir.

Esprit critique de premier ordre, Charles Maurras vient, par ce livre, d'ajouter une pierre des mieux taillées à un monument d'art qui se profile déjà si haut sur l'horizon littéraire de notre temps.

Carnet de route (août 1914-janvier 1915), par Jacques Roujon (Plon-Nourrit).

Des instantanés de la guerre, bien pris, par un opérateur qui sait choisir son motif et son moment. Ces notes, d'un livre à l'autre, peuvent aujourd'hui se ressembler beaucoup. Qu'on ne le croie pas absolument ! Les petits calepins recopiés après avoir été rédigés presque sous le feu, sont, nous le croyons, l'une des matières les plus utiles, plus tard, pour les historiens de la grande guerre. Ceux-ci ont le mérite d'être simples et sincères. Ils font toujours image et, mieux encore, lorsqu'ils soulignent les prestes dessins de Carlos Reydon, un autre poète.

Sur un tambour, par MARCEL BOULENGER (Georges Cles).

En vérité, tout ce que l'on publie, en ce temps-ci, ne semble-t-il pas écrit sur un tambour ? Nous ne serions pas en guerre qu'il n'en serait point de même et que, devant la singularité du titre, nous pourrions rechercher quel que notaire, de ce tambour, a fourni la peau. Bien d'aussi méchant ici. M. Marcel Boulenger ne vise personne. Il parle tout au plus des diplomates et les appelle des poètes savoureux, et ce n'est pas une bien dure satire. Quant au reste, d'un encre-bleu toujours élégant, il salue la Russie, les grenadiers, Garibaldi. Hâte, quelques autres encore : et ce peut être un amiable passe-temps, pour le lecteur, comme ce le fut pour l'auteur.

Bismarck, par ERNEST DAUDET (Allinger frères).

En attendant le Guillaume II et François-Joseph, les Complices, que prépare E. Daudet, voici son Bismarck, le grand ouvrier de ce qu'a tenté l'Allemagne aujourd'hui, celui qui a injecté dans les veines germaniques le plus impur du virus prussien, qui a appris à Guillaume II le moyen de se servir de la seringue, qui a, enfin, entraîné le monde au régime ruineux de la paix armée. L'homme de 1866, de 1870, de 1875 et de 1887, reste, par-delà la tombe, l'homme de 1914. Ce n'est que trop vrai : nous ne comprendrions bien cette guerre, nous ne serions certains de ne l'oublier jamais que si nous savions associer la mémoire des crimes présents à la connaissance des anciennes fourberies par lesquelles les Allemands préparèrent leur mauvais coup. C'est pourquoi ce Bismarck est à recommander. Que voulez-vous ? Lisons cela. Ce n'est pas toujours très badin, mais nous aurons le temps — après — de chercher des littératures gaies, voire frivoles. En ce moment, il est d'un élémentaire patriotisme de préférer les auteurs graves.

L'Allemagne casquée, par VICTOR TISSET (Librairie Perrin).

L'auteur du Voyage au pays des milliards a voyagé au Pays des Rums. C'est le même pays, mais, cette fois, vu, par l'observateur sagace, avec les yeux d'un terrible justicier. Les mœurs de l'Allemand, ses hautes cachées sous la sourire, ses pensées secrètes, l'état de son âme complottant, nuit et jour, notre perle, tout est là. M. V. Tisset a soulevé le casque par la pointe. Il a même dévissé, du Boche, tout le haut de la boîte crânienne, et, courageusement, commandant à son dégoût, il a regardé. Là-dedans ! Spectacle vilain mais instructif. Vers ses narines sont montées les âcres fumées d'Essen, les puanteurs d'encre des journaux reptiliens, les rejets de choucroute, l'infécté odeur des scandales princiers, le parfum sul generis de l'indécrottable Prussien, l'écœurant senteur de ces officines politiques où l'on cuisine l'opinion publique, les épices lourdes de l'insolent Hambourg, mille autres vapeurs nées des boîtes solitaires, des hautes fourneaux wessphaliens, des brasseries et des ministères, des palais-hôtels et de Potsdam. C'est là un sinistre mélange, mais l'écrivain P. Tisset en décrivant près de quatre cents pages. Fait crouler le casque, on a comme lui le cœur sur les lèvres, mais on regrette que ce soit si vite fini.

Les Livres roses pour la jeunesse (Librairie Larousse).

Environ quatre-vingts volumes à 10 centimes ont paru dans cette charmante collection qui s'adresse aux petits. D'ingénieux auteurs ont conté là de belles histoires, dont les titres déjà sont des promesses. Et nous savons des personnes d'âge qui, feuilletant ces glorieux "Châliers de la Jeunesse", y ont trouvé un plaisir extrême.

La Coupe-Papier.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris

Envoi franco d'échantillons avec Bon-Prime contre 5 fr. 50.

THÉÂTRES

« LE VEILLEUR DE NUIT »

EST AU PALAIS-ROYAL

Le Veilleur de nuit, la pièce délicieuse, ironique et profonde de M. Sacha Guitry, qui fut un des gros succès du Théâtre-Michel, il y a cinq ans déjà, a été étaléusement applaudi hier sur la scène du Palais-Royal par un public qui s'est plu à se sentir sensiblement rajeuni pendant toute la durée de ces trois actes alertes.

M. Sacha Guitry, en jeune artiste que les circonstances et le hasard audacieux transforment en veilleur sentimental, à tour à tour, ce qu'il faut de fougue et de verve contenue, de timidité juvénile et de précoce autorité sentencieuse pour éclairer non seulement la pièce mais encore son dessous moral. Un tel esprit est comparable à ces lanternes vénitennes qui brillent d'abord pour le plaisir des yeux mais ont, au surplus, le mérite de donner un éclat inattendu à tous les objets qu'elles dominent.

Mme Charlotte Lysès est redevenue cette inoubliable bonne, caricature à la Daumier, admirable de laid et de bêtise énorme, un « toto », et, pour tout dire, si le rapin qui la jure la traite d'un tout autre nom nous retenons ce qualificatif pour sacrifier à l'argot des tranchées qui a de temps en temps une délicate horreur du mot propre.

Mlle Jane Renouardt a joué le rôle de la maîtresse de maison avec une ardeur charmante, un bel entrain, une conscience brusquement avisée de ce qu'une situation peut avoir d'embarrassant, d'inaacceptable.

M. Duquesne enfin, en vieux savant, a mérité les plus grands éloges, avec un jeu sobre, coupé de scènes muettes, et a montré un sentiment très averti de ce que l'esprit doit ajouter au texte pour arriver à une interprétation heureuse de tous les sentiments et de toutes les nuances de cette pièce spirituelle dont tous les détails contribuent à échafauder la thèse hardie. — P. B.

La répétition générale d'aujourd'hui. — C'est ce soir, à 8 heures 1/2, que le théâtre du Gymnase donne la répétition générale de la *Charrette anglaise*, comédie-vaudeville de MM. Georges Berr et Louis Verneuil.

Blanchissantes et solidaires. — Demain, au théâtre de la Renaissance, à 1 heure 3/4, aura lieu une grande matinée au bénéfice de l'œuvre de Protection des Jeunes et Orphelins de la Guerre. Ce gala, placé sous le haut patronage de la duchesse d'Uzès douzière, est offert par l'Académie Scandinave.

MARDI 30 MAI

Comédie-Française. — A 8 heures, les *Précieuses Ridicules*, *Le Fils de la Saint-Martin*, *Shylock*.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 8 heures, *Sapho*.

Odéon. — A 8 heures, *Pédra*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Papillon dit Lyonnais le Juste*.

Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*

Apollo. — A 8 h. 15, *la Dentelle du Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polka et Perimutter*.

Capucines (tel. 158-40). — Réouverture en septembre.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée jeudi (Ascension), samedi et dimanche, 7 h. 30, les *Exploits d'une Petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cor de Francat*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la Mort lente*.

Gymnase. — A 8 h. 50, mercredi soir, première de la *Charrette anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamme*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry).

Charlotte Lysès. — Chez les Benoit. Matinée jeudi et dim.

Renaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, mardi, les *Cloches de Corneville*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 8 h. 30 et 8 h. 30 : Carlton et ses Satellites ; Marcelle Yven et sa troupe. Vingt vedettes et attractions.

Seamont-Palace. — A 8 h. 30, les *Mariés d'un jour* ; l'Angleterre est prête ; le général Gouraud passe en revue des troupes russes. Loc. 4, rue Forest, de 11 h. 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — Télégraphie sans fil, l'Homme n'est pas parfait (comédie), Rigadin l'échappe belle (Prince). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — S. O. S., Télégraphie sans fil, le Capitaine Courtois, Barrem algérien.

Communiqués

Le comité de la Croisade des Femmes françaises a le plaisir de réunir ses adhérentes, sous la présidence de Mme la duchesse d'Uzès douzière, demain 31 mai, à 4 heures, au Lycée, R, rue de Penitence. Mme Alphonse Daudet fera une conférence sur l'œuvre et les résultats obtenus.

Le Comité central des Réfugiés du Département du Nord organise des colonies scolaires de vacances en faveur des enfants réfugiés du Nord habitant Paris ou la banlieue. Les parents qui voudraient faire profiter leurs enfants de ces avantages absolument gratuits de la vie au grand air sont priés de les faire inscrire en écrivant sans retard au siège du Comité central des Réfugiés du département du Nord, 25, rue de Dunkerque, Paris.

La Société des Amis des Cathédrales organise à la Sainte-Chapelle, pour le lundi 5 juin, à 2 heures, au profit de l'œuvre du Foyer National des Grands Muillés, une conférence archéologique faite par M. Enlart, directeur du musée du Trocadéro, président de la Société, et une audition d'œuvres des musiciens de la Sainte-Chapelle du treizième au dix-huitième siècle, sous la direction de M. Henri Letort, avec les concours de Mmes Jane Arger, Proche-Charpentier, MM. Morelli, Mergier, E. Bollard et les chanteurs des Amis des Cathédrales.

Petite gazette de la Comédie

Le lundi 3 août 1914, l'affiche de la Comédie-Française annonçait les *Folies amoureuses* et *Horace*, puis, au-dessous : mardi 4 août, *l'Étincelle*, le *Prince charmant*. La représentation du 3 août n'avait pas lieu, vous le savez, et la Maison restait fermée jusqu'au 6 décembre. C'est seulement avant-hier dimanche 28 mai 1916 que *l'Étincelle* a repris sa place au répertoire de la Comédie-Française, où, du 3 mai 1879 au 2 février 1914, elle avait été jouée cent quatre-vingt-seize fois. L'acte d'Edouard Pailleron, interprété avec un brillant éclat par Delannay, Mmes Croizette et Jeanne Samary, ne disparut momentanément de l'affiche qu'après la retraite de son créateur. Le départ de Mlle Croizette n'avait point nu à la fortune de l'œuvre ; au contraire, avec Mme Emilie Broisat, une des plus fines, des plus émouvantes et des plus distinguées comédiennes de la fin du dix-neuvième siècle, qui rentrait Mme de Rénat le 19 décembre 1882, *l'Étincelle* retrouvait un regain de succès, et le nombre de ses représentations en 1883 s'éleva à 30 ! Delannay est plus difficile à remplacer que Mlle Croizette, et l'on n'affiche pas *l'Étincelle* de 1886 au 16 février 1890 ; ce soir-là, Le Bary et Mme Bartet incarnent Raoul et Mme de Rénat, Jeanne Samary conserve sa création d'Antoinette, peu de temps, hélas ! car elle meurt le 18 septembre de cette même année ; son rôle est repris le 15 avril 1891 par Mlle Bartin. Le 30 septembre 1900, Mlle Brandes joue Mme de Rénat. Le 1^{er} décembre 1903, *l'Étincelle* est représentée avec Mmes Cécile Sorel et Dussane dans Mme de Rénat et Antoinette ; le 23 novembre 1904, Dehelly s'essaye dans Raoul ; le 25 août 1910, nous assistons, avec Jacques de Féraudy, Mmes Robinne et Provost, à une tentative jugée fâcheuse dès la seconde représentation, car deux rôles de la pièce, Antoinette et Raoul, avaient été attribués à d'excellents artistes auxquels ils ne convenaient guère. Enfin, avant-hier, tandis que Dehelly et Mme Dussane retrouvaient leurs personnages (dont ils avaient repris possession en 1911, ainsi que Mlle Sorel), Mme Simone Damaury jouait pour la première fois Mme de Rénat. Le public, je l'avoue en toute sincérité, s'est fort amusé au spectacle de *l'Étincelle* ; si de nombreux et charmants détails lui ont été voilés par l'implacable uniformité du ton calme et tranquille de l'interprète, l'ensemble n'a pas déplu, et à la fin de l'acte on a pu relever trois fois le rideau. Dehelly s'est d'ailleurs donné un mal inouï pour faire jaillir *l'Étincelle* ; il y est arrivé au moins en ce qui concerne les spectateurs. Mme Dussane était, il y a treize ans, une fraîche et turbulente Antoinette dont elle possédait l'exubérance et la jeunesse. Aujourd'hui elle joue son rôle avec plus d'art et de science qu'en 1903 ; elle nous apparaît toujours gaie, franche, spontanée, en laissant pourtant bien deviner les véritables sentiments d'Antoinette à travers le bruyant bavardage de la fillette. Mais Mme Dussane ne peut plus « figurer » une fillette, car si ses qualités se sont développées et solidement assises, son physique a subi la même transformation. Quant à Mme Simone Damaury, elle nous montre une bonne et honnête bourgeoise que rien n'émue ; c'est, d'un bout à l'autre de la pièce, Mme de Rénat « avant l'Étincelle ». Le personnage n'est-il pas, vraiment, au-dessus des moyens de l'aimable actrice ? Si j'osais exprimer toute ma pensée, je vous dirais, énonçant deux propositions en apparence contradictoires : le rôle est un peu lourd pour l'artiste, et l'artiste est un peu lourde pour le rôle.

Après *l'Étincelle* on a représenté la *Mégère apprivoisée*. Vendredi, samedi, et dimanche, en matinée, on avait donné *Primerose*, le *Marquis de Priola* et les *Ranzau*.

Aux deux représentations de dimanche, un pressant appel a été adressé au public au nom de l'Association de Secours mutuels des Artistes dramatiques. L'après-midi, Mlle Leconte, après le premier acte des *Ranzau* ; le soir, Mme Lara, immédiatement après le baisser de rideau sur *l'Étincelle*, ont appris aux spectateurs que le ministre de l'Intérieur avait autorisé l'émission de quinze mille billets de tombola à 1 franc afin de venir en aide aux enfants des artistes qui combattent, de ceux aussi, hélas ! que nous n'applaudirons plus ! Les gracieuses sociétaires demandaient aux personnes présentes de faire bon accueil aux jeunes pensionnaires qui, pendant l'entracte, allaient leur offrir des billets leur permettant de s'associer à une œuvre charitable tout en courant la chance de gagner un joli lot, car peintres, sculpteurs, poètes, auteurs dramatiques, tous ont promis leur concours. Je crois devoir porter à la connaissance de mes lecteurs cette heureuse initiative de l'Association des Artistes dramatiques, persuadé que ceux qui veulent bien parcourir ces lignes sont tous des amis de la Comédie-Française et du théâtre, et que rien de ce qui touche à la grande famille des artistes ne leur demeure indifférent.

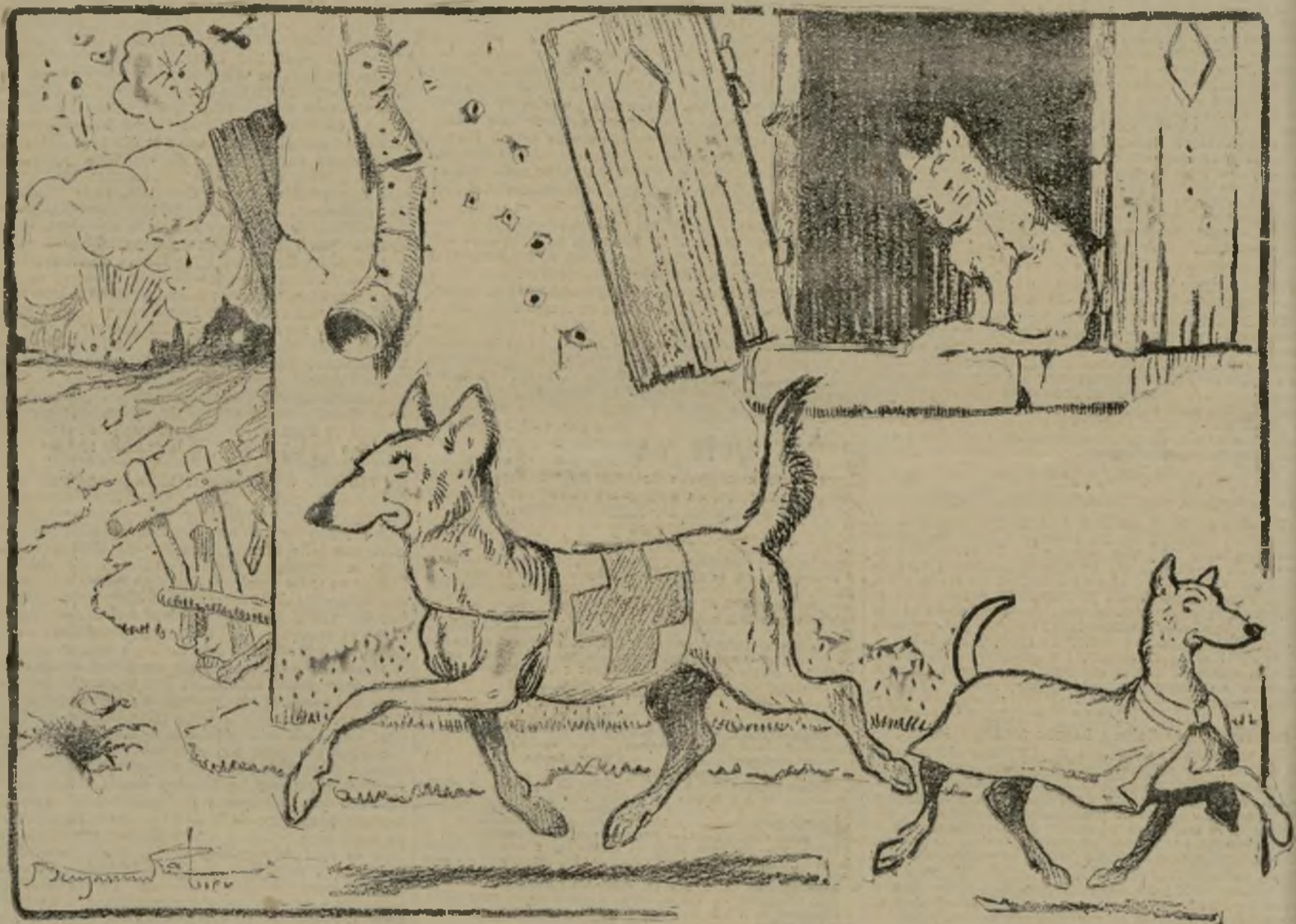
Emile Mas.

COURS ET CONFÉRENCES

Sous les auspices de notre confrère l'Alsacien-Lorrain de Paris, l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine, fera samedi prochain 3 juin, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, une conférence sur : l'Alsace-Lorraine d'hier et de demain. Toutes les places doivent être retirées à l'avance aux bureaux de l'Alsacien-Lorrain ou à la Salle de Géographie.

Les temps sont changés

par BENJAMIN RABIER



LE CHAT. -- Brave cabot... il court où le devoir l'appelle...
jadis il aurait suivi la levrette!...

RECUEILLETON N° EXCELSIOR - DU 30 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XVII

Seule la petite fille, pleinement satisfaite, babilait entre deux bouchées. Elle s'émerveillait des couverts brillants, de son assiette et surtout de son contenu. Ce repas chaud, savoureux assise et bien à l'aise, la portait à l'amitié, la prédisposait à la confiance. Elle appela Aline « maman » et le père Chapuis « papa ». Elle était à l'âge heureux où une table servie reconstitue en quelque sorte la famille.

Après ce premier dîner si nécessaire, les réfugiés furent menés à leurs chambres meublées simplement avec des lits garnis de linge d'une luxueuse blancheur, et des toilettes pourvues de tout le nécessaire pour la toilette.

Une difficulté survint pour caser les hôtes, car la femme ne se souciait pas de loger chez elle et de donner des soins à la petite fille qui se pendait si volontiers à ses cotillons.

En d'autres temps, Monette eût jugé avec sévérité un pareil égoïsme, mais elle pensa, et assez justement, qu'une indulgence sans bornes était de rigueur envers une créature aussi éprouvée.

La petite Lise, car l'enfant s'était souvenue de son nom, logerait dans la pièce qui séparait l'appartement de Clotilde de celui de Monette, et qui d'habitude servait de penderie.

— Je m'occuperai d'elle, assura Monette, je serai sa marraine. Lise, c'est un nom si gentil, j'ai vraiment de la chance de trouver une filleule qui porte un aussi joli prénom.

L'abbé Joachim quitta Bland, très satisfait de l'accueil fait à ses protégés.

« Ceux-là, du moins, ne seront pas trop malheureux », songeait-il.

Quand les réfugiés de Bland furent débarbouillés, ils endossèrent des vêtements propres, prêtés par les serviteurs de la maison, et dès le lendemain il fallut songer à les doter du petit trousseau indispensable à des gens démunis du strict nécessaire.

On oublia, au château, la guerre, ses dangers et ses alarmes pour secourir les Belges chassés de leur territoire.

Dames et servantes ne songèrent plus à l'invasion menaçante, tant elles furent occupées à découvrir des étoffes dans leurs réserves, de quoi confectionner des habits à la petite Lise, à la grande Aline et au père Chapuis.

Il eût été sage de mettre Aline à la couture, Chapuis au jardinage, mais personne, dans la maison, n'osa tout d'abord leur demander le moindre service.

— Qu'ils se reposent, disait Clotilde. Il faut être bons avec eux, les gâter un peu.

Un pareil traitement, après de rudes épreuves, anéantissant, plutôt qu'il ne réconfortait Chapuis et Aline; les pauvres gens erraient dans la propriété, tels deux épaves attendant sans le cher-

cher un courant pour se remettre à la vie. De la sympathie, des soins, obtiendraient d'eux peu à peu cet effort. Après quelques jours Clotilde douta d'un aussi heureux résultat tant ils demeureraient distants et apathiques : sans doute ils sortaient du cauchemar de la guerre pour vivre en exil.

Didier, impressionné par l'attitude des réfugiés, les évitait volontiers.

— Je ne suis pas un saint, disait-il à sa femme, et je préfère de beaucoup votre société à celle du père Chapuis. Pour être excellente, une tragédie doit comporter un rapide dénouement. Un soldat qui meurt au champ d'honneur, voilà un épisode de notre époque. Rien de moins sublimé que l'existence d'un malheureux évacué sans feu ni lieu, surtout s'il ne s'efforce pas d'espérer de meilleurs jours.

— Cela dépend de la façon d'envisager les événements, répondait Clotilde; ces pauvres gens qui errent supportent une fatalité qui a pesé de temps en temps sur des humains. Elle s'empare de ces innocents à la manière de l'hérédité des nouveau-nés. Ils expient peut-être les fautes de ceux qui ont trop facilement sacrifié leurs devoirs à leurs appétits.

Alors Didier faisait la moue et murmurait : — Appelez donc le père Chapuis « Iphigénie » et Aline « Holocauste » !

Didier railait toujours.

— Vous riez ! soupirait Clotilde.

— Oui, répondit un soir Didier, et pourquoi pas ? D'ailleurs nous rirons les derniers, car nous aurons ces hordes qui ont chassé vos protégés de leur pays.

— Bien, applaudit la châtelaine, je préfère le courage à l'esprit.

LES SPORTS

CYCLISME

Cinquante et un nouveaux Audax. — Sur un itinéraire d'environ de 200 kilomètres, l'Auto organisait, dimanche, une sortie officielle pour l'obtention du brevet Audax cycliste. Sur 67 inscrits, 61 se présentèrent au départ et 51 terminèrent le parcours dans le temps imposé de 15 heures. Une jeune femme, Mlle Juliette, termina l'épreuve.

Montgeron-Melun et retour. — La Fédération Cycliste Française a fait disputer dimanche, sur la route Montgeron, Corbeil, Melun, Lieusaint, Montgeron, son Prix d'Ouverture ; 49 concurrents prirent le départ, et 21 terminèrent les 50 kilomètres en moins de deux heures.

Dimanche dernier à Lyon. — La réunion organisée au Vélodrome Tête-d'Or, au bénéfice des prisonniers de guerre, par le comité lyonnais de l'U.V.F., a obtenu un plein succès. La principale épreuve (course américaine sur 50 kil.) a été gagnée par Seydoux.

Paris-Magny (50 kil.). — C'est jeudi prochain (Assemblée) qu'a lieu la célèbre course de Paris à Magny, qui, en 1915, eut un beau succès. Elle est organisée par l'Helvelia Club Parisien, sous les règlements de la Fédération des Courses.

FOOTBALL ASSOCIATION

Assemblée générale de la Ligue. — La Ligue de Football Association se réunira en assemblée générale le mercredi 14 juin, à l'avenue Guillaume-Tell, 18, boulevard de Strasbourg.

A Lyon, le C.S. des Terreaux est en forme. — Dans une dernière partie d'entraînement, le Club Sportif des Terreaux, qui doit jouer dimanche à Paris la Coupe des Alliés contre le Stade Rennais Université Club, a battu une équipe lyonnaise très sélectionnée, par 11 buts à 3. Le Club Sportif des Terreaux, qui est d'une belle homogénéité et en excellente forme, sera un adversaire redoutable pour le Stade Rennais.

AUTOMOBILISME

La relève des automobilistes aux armées. — La relève des automobilistes des armées par des automobilistes des formations de l'intérieur n'ayant pas encore été au front a été décidée et est en voie d'exécution. Les R.A.T. de toutes classes ne sont relevés qu'après engagement volontaire et les hommes du service auxiliaire.

Cette relève ne peut, d'ailleurs, être faite que lentement, car elle apporte des perturbations sérieuses dans les unités. D'autre part, la différence considérable qui existe entre l'effectif des automobilistes du front et celui de l'intérieur ne permettra vraisemblablement d'effectuer qu'une relève partielle limitée à un petit nombre de R.A.T. des classes les plus anciennes.

La Bourse de Paris

DU 29 MAI 1916

Les réalisations se poursuivent dans un marché toujours calme, il s'ensuit une nouvelle et légère dépréciation des cours dans un certain nombre de compartiments. Par contre, il convient de relever la fermeté de nos rentes, parmi lesquelles le 5 1/2 s'améliore à 85,20, le 3 1/2 se maintenant à 84. De même, du côté des établissements de crédit, notons l'avance de la Banque de France à 4,895 et celle du Crédit lyonnais à 1,190. Par ailleurs, les cuprifères ont fait meilleure contenance ; le Rio, notamment, s'inscrit à 1,260 contre 1,255 samedi dernier. Aux Chemins français, des prises de bénéfices ont ramené le Nord à 1,440 et le P.-L.-M. à 1,065. Le Mill est mieux tenu à 960. En lignes espagnoles, le Nord-Espagne et le Saragosse ne se modifient guère, tandis que les Andalous progressent à 374.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,20 ; Suisse, 113 ; Amsterdam, 245 1/2 ; Pétrograd, 181 1/2 ; New-York, 592 ; Italie, 93 1/2 ; Barcelone, 590.

AVOCAT-ENQUETES PRIVEES. Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 80. Archives 01-93. Se charge de tous procès en demande et défense devant tous tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces et toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours ou par lettre, de 9 h. à 6 h.

CURE DÉPURATIVE
tous les 2 ou 3 jours
un seul **GRAIN** de **VALS**
au repas du soir régularise
fonctions digestives,
purifie le sang.



RIDES GICATRICES, TACHES Traitement V. ROLÉ
Par les soins de J. P. HERZOG, La Reine (V. Paris)

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement
aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIES,
NEURASTHÉNIQUES,
etc., etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS:
8 RUE VIVienne, PARIS.



TOUTE L'HYGIÈNE dans un Tube. Brochure franco.
NUMIDOL 1/25. Détruit les germes et les parasites. - Paris, 11, Rue d'Anglemont.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

ACHETONS TRÈS CHER COMPTA T

TOUTES VOITURES ET CAMIONS
Paris-Province



100 Voitures récentes
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

les
Sardines
AVEC & SANS
ARÊTES
AMIEUX-FRÈRES
sont restées
aux mêmes prix
qu'avant la guerre

LES DEMANDES DANS TOUTE BONNE MAISON
D'ALIMENTATION QUI, SI ELLE NE LES A PAS
ENCORE, SE LES PROCURERA CHEZ AMIEUX-FRÈRES

CHÉMIN DE FER D'ORLÈANS
ET COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.

Le MAROC par BORDEAUX
PARIS (Quai d'Orsay) - BORDEAUX - CASABLANCA
en 3 jours 1/2



la plus courte,
la plus directe et sans escale,
la plus économique

Service Rapide bi-mensuel entre

BORDEAUX - CASABLANCA - MAZAGAN

billets directs (aller et retour) délivrés à
PARIS (Quai d'Orsay), ORLÈANS, TOURS, LIMOGES,
et NANTES, pour CASABLANCA via BORDEAUX.
ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES

Or, en cachette, sans rien dire, afin de ne pas alarmer son entourage, Didier s'équipait pour le départ à son dépôt et ensuite au front. Il se munissait de tout le matériel nécessaire au soldat en campagne.

Quand il reçut sa feuille de mobilisation, rien ne manquait au caporal Didier Durand : couteau aux multiples lames, réchaud « Joffrette », semelles et plastrons imperméables, conserves, pansement stérilisé et instantané.

Monette confectionna pour son père la ceinture d'usage où sont les louis d'or et les billets qui pouvaient peut-être le servir du combattant, blessé ou prisonnier. Parmi les pièces elle glissa une médaille bénie par l'abbé Joachim.

Gradé de la réserve, Didier s'était fait faire une tenue complète si bien que le jour du départ, il apparut équipé et magnifique aux yeux des habitants de Bland. Si magnifique, qu'il avait pour Monette et pour Clotilde tout le prestige d'un général qui part à la victoire.

Une fierté déchirée par la douleur de la séparation mettait au même moment à leurs paupières des larmes, et à leurs lèvres des sourires. L'homme de la maison, l'époux, le chef, partait à la guerre. Ainsi les femmes qu'il laissait croyaient davantage au succès prompt et irrévocable des armées françaises.

Aline et Chapuis resteraient-ils moroses et silencieux devant Didier le soldat ? Ne reprenaient-ils pas confiance devant l'ardeur et la bonne volonté d'un poilu en marche vers la conquête de leurs pauvres joies détruites par la grande tourmente ?

Devant le caporal, les yeux ternes de Chapuis

scintillèrent et tout son visage devint plus animé et changea d'expression.

— Vous allez là-bas ? dit-il. Tuez beaucoup de ces Prussiens qui m'ont tout pris. Si j'étais pas trop vieux je partirais avec vous.

— Vous pouvez être tranquille, j'y vais, répliqua Didier au Belge.

Et il y eut beaucoup plus de bonne humeur et de vaillance que de raillerie dans ces mots du Parisien sceptique.

Supplication, admiration, Aline avait les mains jointes. Elle eut son sourire des dimanches pour le caporal, le premier depuis les événements tragiques qui l'avaient jeté hors de sa maison et séparée de son mari et de ses enfants.

La tenue et l'attitude martiales de Didier obtenaient ce premier succès et il en fut fier.

Pour la petite Lise, elle applaudit le soldat des deux menottes. Ses vêtements aux teintes vives l'attiraient, il était pour elle un drapeau vivant, quelque chose comme les blasons et les coquelicots d'un champ d'avoine. Elle se baissait vers lui comme pour le cueillir et il dut la prendre dans ses bras pour se laisser embrasser.

Une fois remise à terre, elle mania son ceinturon, ses boutons brillants, tout cet attirail qui ressemblait pour un enfant aux pièces de quelque jeu magnifique.

La guerre est un jeu pour les petits, et se trompent-ils tout à fait en la considérant de la sorte ? La guerre a ses perdants et ses gagnants, ses chances et ses ruses.

Et le soldat français, si plein d'entrain au départ, ressemble un peu au sportif qui va disputer un match passionnant.

S'il songe à sa patrie menacée, aux êtres chers

qu'il abandonne, il ne cesse pas un instant « d'avoir le sourire ».

Son mérite est grand, car ce fils de la belle France aime la vie, il est trop heureux pour la dédaigner, mais il court défendre son pays, il fait un peu semblant de mépriser la mort, il brave sans une plainte les terribles dangers de la guerre, qu'il connaît et auxquels il pense. Il risque de dépasser sur le champ de bataille ou sur un lit d'hôpital, sans le secours de ceux qu'il chérit, il peut perdre un bras, une jambe, devenir sourd ou aveugle, demeurer captif dans une forteresse et y être commandé par l'ennemi. Sans hésiter, avec gaieté, il jette son enjeu pour sauver la patrie, tous les bonheurs dont jouissent les hommes bien portants et affranchis en temps de paix.

Didier, était-ce possible, autrefois financier sans scrupules et père prodigue, époux léger et ami inconstant, avait le noble souci d'être courageux et de se montrer tel au départ... et toujours.

(A suivre.)

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

La célébration de l'Empire-Day en Angleterre



L'Angleterre célébrait, le 24 mai, sa fête nationale de l'Empire-Day. Des milliers d'enfants britanniques ont, ce jour-là, salué l'Union Jack. A Londres notamment, les manifestations patriotiques de la jeunesse ont été sans précédent. La population a chaleureusement applaudi d'innombrables groupes scolaires défilant sous le drapeau, et ceux qui avaient rassemblé en faisceau toutes les couleurs des peuples alliés ont été l'objet d'ovations enthousiastes.